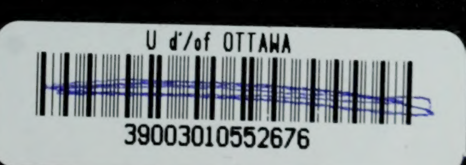
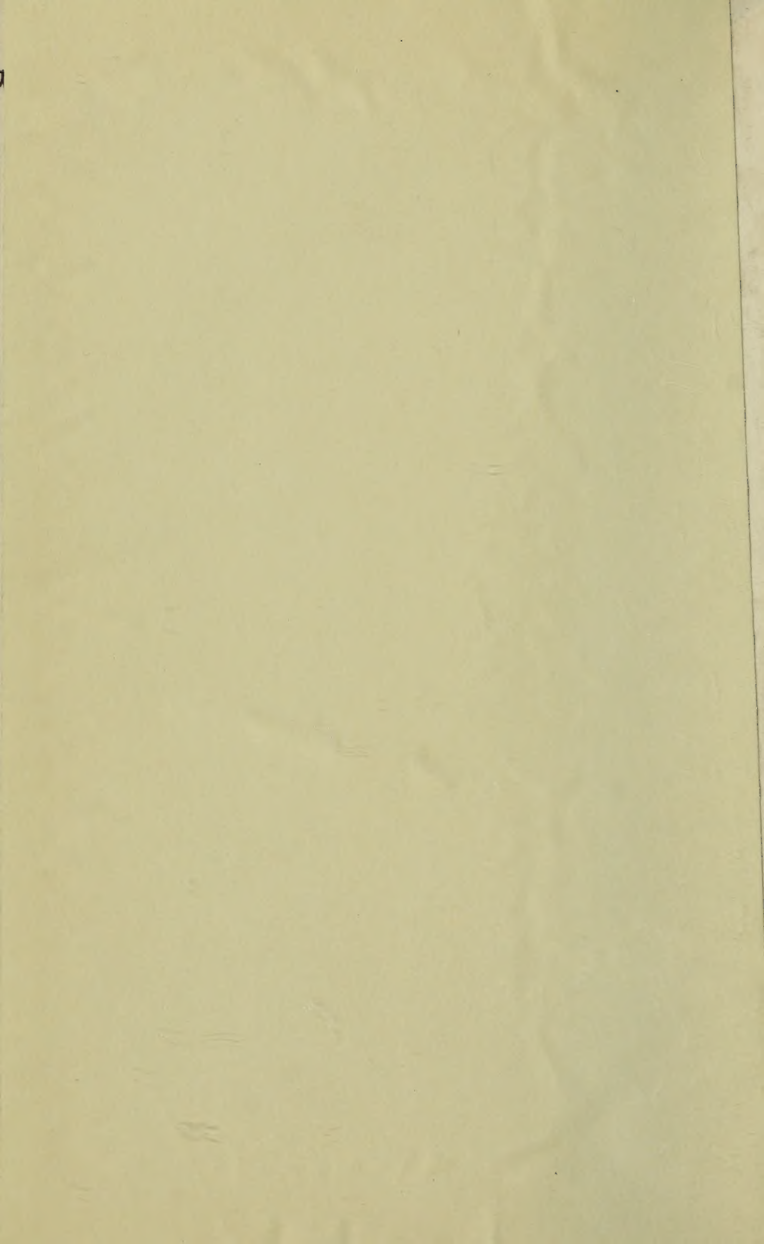




19-19-50

L. DÉSERS

LE PRÊTRE

et le

inistère Paroissial



CITÉ DU BON LIVRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Librairie Poussielgue

INSTRUCTIONS D'APOLOGÉTIQUE

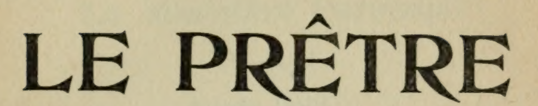
Dieu et l'homme, in-12, 6e édition.............. 2 50
Le Christ Jésus, in-12, 3e édition.............. 2 50
L'Église catholique, in-12, 5e édition.......... 2 50
Les sacrements, in-12, 2e édition................ 2 50
La Morale dans ses principes, in-12, 4e édition. 2 50
Nos devoirs envers Dieu, in-12, 3e édition..... 2 50
Nos devoirs envers le prochain, in-12, 2e édition. 2 50

Lettre à un jeune bachelier sur les objections modernes contre la religion, in-12, 6e édition. 1 »
Lettre à un jeune bachelier sur la virilité chrétienne du caractère, in-12, 4e édition .... 1 »
Quatre conférences sur la foi chrétienne, in-12. 1 25
Les morales d'aujourd'hui et la morale chrétienne, in-12, 4e édition.................... 2 »

Librairie Lethielleux

Instruction et éducation au catéchisme, in-12, 2e édition.............................. 1 50
La Crise religieuse au point de vue intellectuel, 3e édition 0 75
L'éducation morale et ses conditions, in-12 broché.................................. 2 50
Relié toile anglaise.......................... 3 »

Léon DÉSERS
Chanoine honoraire de Paris
Curé de Saint-Vincent de Paul



LE PRÊTRE

ET LE

Ministère Paroissial

> Le jour où il n'y aura plus de paroisses, plus d'esprit paroissial, plus d'amour de l'église, il y aura seulement des communes, ou plutôt une grande commune, et ce jour-là, la France aura vécu.
>
> Mgr LAGRANGE.

PARIS
LIBRAIRIE DES CATÉCHISMES
9, RUE CASSETTE, 10, RUE DE MÉZIÈRES

Nihil obstat
H. Lesètre

Imprimatur :
Parisiis, die 14 Januarii 1910
- Alfred Baudrillart,
Vic. gén., Rect.

CHAPITRE PREMIER

Le Ministère Paroissial

SA DIGNITÉ, SON IMPORTANCE

La scène que nous lisons dans l'Evangile de saint Luc nous donne bien l'idée de l'apostolat, tel que le divin Maître l'a conçu et tel que nous l'exerçons dans nos paroisses.

Le Christ monte dans une barque et dit à Pierre : *Duc in altum et laxate retia in capturam.* Pierre obéit, et, après la pêche qui fut abondante, le divin Maître conclut : *Ex hoc jam homines eris capiens* (1). Désormais, tu lanceras tes filets pour prendre des âmes, dans la mer de ce monde, avec toutes les vicissitudes du succès et de l'insuccès, avec aussi les efforts du travail pénible.

Sous ses formes diverses, dans les mi-

(1) Luc, v, 4, 10.

lieux les plus variés, il y a vraiment là l'image de l'apostolat paroissial. Loin de se faire un ministère de choix, d'où il écarterait ce qui est ennuyeux et dur, le prêtre de paroisse se donne à tous et accepte tout, se mettant, jour et nuit, au service du peuple chrétien.

Serviteur des pauvres, dont il sait qu'il a charge comme des riches, il se mêle intimement à la vie du peuple chrétien, sanctifiant la naissance par le baptême, l'enfance par le catéchisme, l'adolescence par les œuvres de persévérance, la famille par la consécration nuptiale, la maladie par ses visites consolatrices, la mort par ses prières. Il n'y a pas à en douter, c'est ce ministère obscur et dévoué du prêtre de paroisse qui perpétue l'influence sociale de l'Eglise de Dieu.

* * *

Selon la conception chrétienne, la paroisse est une famille, dont le curé est le père. La belle et populaire comparaison du Bon Pasteur, si chère aux premiers chrétiens, qui la reproduisaient sans cesse

dans les peintures des catacombes, s'applique dans tous ses détails, à notre ministère : *Ego sum pastor bonus, cognosco meas et cognoscunt me meæ... Et alias oves habeo... et illas oportet me adducere... mercenarius videt lupum venientem et dimittit oves et fugit... Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus* (1).

Dans la famille paroissiale, le prêtre, le curé, dont le titre se tire de *cura*, soin, doit ses soins de tous les instants, et aux brebis fidèles qui l'entourent, et à ces autres brebis, objet de ses affectueuses préoccupations, qui sont éloignées du bercail. Aux unes et aux autres, il a le devoir de donner sa vie goutte à goutte, et, s'il le faut, il la sacrifiera généreusement pour défendre son troupeau.

Dès les premiers jours du christianisme, « nous avons, dans la première communauté chrétienne de Jérusalem, le type à peu près complet de ce que sera la paroisse future : un ensemble de fidèles régis spirituellement par une autorité ecclésiastique,

(1) Jean. x. 11-16.

se réunissant à certains jours et en certains lieux, pour prier, se faire instruire et prendre part au sacrifice, et constituant déjà une petite société religieuse, dont les membres s'assistent mutuellement (1) ». Jusqu'à la fin du VIII[e] siècle, « paroisse » et « diocèse » s'emploient indistinctement l'un pour l'autre.

Loin de nous la pensée d'exagérer ou de vouloir établir d'inutiles comparaisons entre les diverses formes d'apostolat, qui sont toutes nécessaires au but supérieur du bien des âmes à procurer. Mais on ne peut s'empêcher d'être frappé de ceci que l'apostolat paroissial est réellement l'apostolat intégral, celui qui répond à tous les besoins immédiats du peuple chrétien.

C'est cette considération qui inspirait à un vénérable prêtre cet élan du cœur : « Nous devons remercier beaucoup Dieu de nous avoir faits prêtres de paroisse ! » Il parlait ainsi, parce qu'il regardait ce ministère comme celui où la paternité du sacerdoce s'exerce le mieux. Au XVII[e] siècle,

(1) H. Lesètre. *La Paroisse*, p. 3 (Gabalda).

Bourdoise disait, avec la même conviction : « Si l'on savait ce que c'est que d'être prêtre de paroisse, l'honneur, la nécessité et l'utilité de cet emploi, on renoncerait à tout pour embrasser cette qualité. »

Ce ministère paraît à certains esprits, qui s'arrêtent volontiers aux traits secondaires, renfermer toute une part d'administration, de matériel, qui lui retire quelque chose de sa spiritualité, mais il est facile de leur répondre que, dans les familles aussi, en élevant et en instruisant les enfants, on pense qu'ils ont un corps à nourrir, une santé à équilibrer. L'évêque missionnaire, qui gâche du plâtre et cloue des planches pour bâtir une église, n'est pas moins évêque et apôtre, le marteau et la truelle en main, que quand il prêche ou confirme.

Il n'est pas sans difficultés, ni sans douleur, ce travail paroissial, et le filet lancé se déchire trop souvent aux aspérités des écueils. Les prêtres de paroisse, à la campagne, l'expérimentent chaque jour, en face des sarcasmes de l'aubergiste qui tient boutique de ricanements pour les Homais

du lieu, ou de l'impiété « scientifique » de l'instituteur qui affirme que, à Paris, les académiciens ont définitivement supprimé Dieu.

Chaque jour, dans le ministère plus absorbant des villes, ou dans le travail réduit et décevant de la campagne, il faut se remettre devant les yeux la parole impérative du Maître : *Posui vos ut eatis et fructum afferatis.* Nous devons marcher et agir de telle sorte que notre travail fructifie.

Pour maintenir notre âme en haut, pour l'empêcher de s'abaisser dans le terre-à-terre d'occupations qui perdraient leur portée surnaturelle, élevons-nous au souvenir de ce que le cardinal Manning appelait le triple rapport, le triple contact, du sacerdoce avec Dieu.

Le premier de ces rapports nous lie au grand-prêtre dont nous partageons le sacerdoce.

Le second rapport a encore pour terme notre divin Maître. Comme tête du corps mystique de l'Eglise, il est dans chaque membre vivant de ce corps qui est le sien. Mais, nous prêtres, il nous a revêtus d'une

charge; il nous a donc donné une marque de confiance singulière, il nous a confié la garde de la présence réelle du Verbe incarné. C'est le gage le plus élevé de la plus absolue confiance.

Enfin, le troisième rapport, c'est celui qui existe entre le prêtre et les âmes confiées à sa charge pour en faire d'autres Christs. Le prêtre porte sur ses épaules la responsabilité du salut des autres; cette mission établit entre lui et les hommes un rapport intime qui a des conséquences éternelles (1).

Ces relations sont de tous les jours, puisque tous les jours nous épanchons les trésors du sacerdoce divin à la sainte messe, et que tous les jours nous exerçons le ministère sacré qui nous constitue gardiens de l'Eucharistie, *adjutores Dei, amici*, — plus amis du Christ que qui que ce soit sur cette terre. Tous les jours aussi, *pro Deo legatione fungimur*, nous allons aux âmes pour leur notifier le message divin : c'est notre fonction propre auprès d'elles,

(1) Cardinal Manning. *Le sacerdoce éternel*, ch. 3.

celle que personne ne peut remplir comme nous. Voyez donc l'échec piteux de tous ces professeurs de morale qu'on cherche à nous substituer ; sans doute, ils détruisent, ils peuvent détruire, rien de plus facile ; mais ils ne peuvent rien construire, parce que leur parole est sans autorité. Ils ne sont les ambassadeurs de personne que d'eux-mêmes, ou des livres qu'ils commentent.

Ce sont ces pensées avec lesquelles nous devons reprendre sans cesse le sens de notre dignité et nous faire un esprit qui nous anime, nous éclaire, nous réchauffe, nous sanctifie. Cet esprit, voici comment Massillon l'analysait dans ses conférences au séminaire de Saint-Magloire. Nous ne saurions trop méditer ces choses : elles seules peuvent nous donner l'élan nécessaire et la persévérance dans l'élan.

L'esprit de notre ministère, enseignait-il, est un esprit de *séparation*. Par notre sacerdoce, nous formons un peuple à part, avec des lois particulières, des devoirs spéciaux, des engagements plus saints. De là cette gravité, cette décence et ainsi ce

respect, dont nous devons être toujours environnés.

Esprit de *prière*. Sans la prière, le prêtre n'a point d'utilité pour les fidèles. Il sème. Dieu ne donne pas l'accroissement. La prière sera notre force et fera notre succès.

Esprit de *gémissement*. Gémir comme Notre-Seigneur sur Jérusalem endurcie ; ouvrir notre âme aux malheurs, aux tristesses, aux fautes de nos frères, pour qui nous devons avoir un cœur de mère.

Esprit de *travail*. Le sacerdoce est une dignité laborieuse. Le prêtre est placé dans l'Eglise pour travailler. Il est redevable de son temps aux fidèles.

Esprit de *zèle* et de *fermeté*. Nous sommes établis pour exhorter, pour corriger, pour reprendre. C'est l'esprit le plus opposé à l'esprit du monde qui, lui, n'est qu'un commerce de souplesse, d'égards, de complaisances, d'attentions, de ménagements, par lesquels on énerve, on détruit les principes.

Esprit de *science*. Par notre science, nous devons éclairer et guider les fidèles, en même temps que nous devons travailler

à dissiper les ténèbres de l'incrédulité et défendre la foi contre ses ennemis.

Enfin, esprit de *piété*. Ce sera l'âme et la sûreté de notre ministère, en nous donnant ce goût de Dieu et cette délicatesse de conscience que l'apparence seule du mal alarme.

Si nous vivons, de jour en jour, ces pensées, les transformant en sentiments, en affections, nous sentirons mieux nos responsabilités, nous les porterons avec plus d'ardeur et plus de joie, nous nous révélerons avec plus de puissance que jamais « hommes de Dieu », c'est-à-dire de ces prêtres qui, dans leur paroisse, donnent l'impression vive qu'ils ne cherchent que Dieu et le bien.

L'écueil pour certains d'entre nous, c'est la pensée que notre action est limitée, qu'elle ne produit qu'un effet médiocre, tandis que le mal se propage quand même et avec plus de violence. Sous l'empire de ces idées, on proclame l'insuccès de l'apostolat, et pour un peu on se résoudrait à rester les bras croisés.

Sans doute, si le succès de l'apostolat

exige que tous nos paroissiens se convertissent, l'insuccès est flagrant. Mais cette conception naïve n'est pas celle qui dérive de l'Evangile, où Notre-Seigneur nous est représenté comme « un signe de contradiction ». A son tour, saint Paul nous dit : *Qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur* (II Tim. III, 12). Cela indique que nous n'avons pas à attendre les succès éclatants qui prosterneraient tous les hommes aux pieds du Christ.

Avouons du reste que la paresse, insinuante de sa nature, trouve son compte à ces lamentations découragées. On se dit qu'il n'est pas utile de tant se dépenser, puisque le résultat est si menu, et que manœuvrer honnêtement, en prêtre-bourgeois, suffit pour être en règle avec sa conscience.

A quelque degré que nous soyons entrés dans ces idées, ce sont là conceptions erronées. Il est déplorable de ne rien faire, parce qu'on ne peut pas tout faire. Le mal a trop de complicités dans l'être humain pour ne pas avoir de l'avance sur le bien ; mais, si nous ne lui tenons tête, sa domination sera complète.

Dans combien d'incendies se contente-t-on de faire ce qu'on appelle la part du feu? Il semble que ce soit déjà un succès appréciable que de sauver une partie de la maison. Pourquoi ne pas appliquer ce raisonnement à notre ministère? Nous ne sauverons pas tout : sauvons ce que nous pouvons. Si dix personnes se noient, et que nous ayons chance d'en sauver une, nous n'irons pas tourner le dos en disant : « Bast! qu'elle se noie aussi! »

Ce raisonnement est faux à un autre point de vue encore. Dans notre apostolat paroissial, nous avons à compter sur Dieu : c'est son œuvre que nous faisons. Nous ne pouvons rien sans lui : *Sine me nil potestis facere*. Mais nous pouvons tout avec lui; or, nous décourager par avance, c'est manquer de foi envers le Maître qui nous dit, comme à son apôtre Pierre : Prends le large et lance tes filets.

*
* *

Nos devanciers dans le ministère paroissial nous ont donné de plus nobles exem-

ples, et ces exemples s'accompagnent de réconfortants succès. Lors de la grande réforme sacerdotale des débuts du XVIIe siècle, la participation du clergé paroissial fut des plus importantes ; les historiens avertis de cette époque l'ont noté.

Mais, tandis que les ordres religieux prennent soin de relever les moindres faits qui sont à l'honneur des membres de leur société et de publier la vie de ceux des leurs qui ont eu quelque influence ou quelque sainteté, le clergé séculier, moins soucieux de sa gloire, continue de tracer son sillon, sans regarder en arrière. Semblable aux soldats qui poursuivent leur marche sous le feu de l'ennemi, en serrant les rangs, quand la mort fait des vides,

Marchant sans bruit, tombant sans plainte,

le clergé séculier poursuit son œuvre obscurément, solidement, inlassablement : *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam.*

A côté des grands noms que l'histoire a retenus : saint Vincent de Paul, le cardinal de Bérulle, le P. de Condren, M. Olier,

combien d'autres, qui étaient prêtres de paroisse, ont brillé par leurs vertus et exercé une influence féconde ! Seulement, cette influence n'a pas dépassé les limites d'une ville ou d'une paroisse, voilà pourquoi leurs noms sont oubliés par l'histoire. Leur action n'en a pas été moins efficace et profonde devant Dieu. Elle a contribué au grand mouvement dont nous admirons l'ensemble.

A cette époque, il y avait des ombres au tableau, plus épaisses qu'aujourd'hui, à cause de la grossièreté des mœurs et de la brutalité des caractères. On y voyait les laquais et les étudiants se colleter et se couper les oreilles qu'ils piquaient, sanglants et sauvages trophées, les uns à la porte du Palais de Justice, les autres à la porte de leurs collèges. Mais quelques récriminations que fit M. Bourdoise par exemple contre les ecclésiastiques du temps, il n'en reste pas moins que l'historien de sa vie nous montre quantité de bons prêtres, et de bons prêtres de paroisse, avec qui ce rigide censeur s'est trouvé en rapports à Orléans, à Beauvais, à Paris, etc., ce qui

suffit à prouver l'exagération du même historien écrivant : « M. Bourdoise ne trouvait partout que des sujets de larmes et de douleurs. »

L'un des supérieurs du grand séminaire d'Angers, J. Grandet P. S. S. (1646-1724), a voulu sauver de l'oubli les vertus de tant de bons prêtres, dont l'exemple peut être mis sous les yeux des générations nouvelles, et écrire, pour ainsi dire, les annales du Grand Ordre de Jésus-Christ, comme les Ordres religieux écrivent leurs annales. C'est ainsi qu'il nous a laissé plus de deux cents notices où se rencontrent les prêtres du clergé séculier des diverses provinces de France au XVIIe siècle. Il y a là des exemples de vertus héroïques qu'on admirerait dans la vie des plus grands saints.

Ce recueil est forcément incomplet, mais, tel qu'il est, il soulève un coin du voile qui cache à nos yeux ce qu'ont fait nos prédécesseurs, et il nous donne une haute idée de leurs vertus, autant que de la puissance de leur apostolat. Celui des successeurs de Grandet dans la direction du grand séminaire d'Angers, qui a édité ces édifiantes

biographies, le fait remarquer dans la Préface : « On est étonné du grand nombre d'ecclésiastiques qu'on voit honorer leur ministère par leur dévouement et leurs services. Cette constatation n'est pas seulement très honorable pour les prêtres de France ; elle est encore fort instructive et pleine de leçons pour le temps présent (1). »

L'une des leçons qui se dégagent, c'est que, si la gloire humaine n'a pas consacré le nom de ces vaillants, ces noms n'en restent pas moins, pour Dieu qui voit tout, ceux de généreux apôtres qui ont combattu et peiné : *Pater qui videt in abscondito reddet tibi.* Le Père qui voit, dans le secret, les sueurs répandues sur un sol ingrat saura bien rendre au laborieux qui a travaillé pour lui le prix décuplé de sa journée.

Quand, de cette brillante période de régé-

(1) M. Letourneau, aujourd'hui curé de Saint-Sulpice. Préface de : *Les saints prêtres français au XVIIe siècle*, ouvrage publié pour la première fois, d'après le manuscrit original de Joseph Grandet, 3 vol. in 8.

nération du XVIIe siècle, on arrive au XVIIIe siècle, ne croyons pas que c'était partout la décadence et l'abaissement. Nous sommes d'ordinaire, exposés à généraliser, à juger d'après des idées vagues qui circulent et donnent pour ainsi dire le ton à prendre, quand on parle de certaines époques. En histoire, surtout, se vérifie le mot de Montesquieu : « Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. » Et l'on parle, sans contrôler ce dire, trop heureux de faire ainsi de la science à bon marché. Si la régence et le règne de Louis XV demeurent comme des souvenirs déplorables, si, au XVIIIe siècle, trop de congrégations religieuses s'affaissent dans le dégoût d'une perfection dont elles ne veulent plus ; si, à cette époque, comme au XVIIe siècle, il y a des ombres au tableau, on conviendra bien que la Régence, Louis XV et ces congrégations étiolées, ne sont pas tout le XVIIIe siècle.

Picot, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du XVIIIe siècle*, note que, dans les premières années du

XVIIIe siècle, « les séminaires fondés par de pieux évêques, les retraites établies par Saint-Vincent de Paul, avaient introduit ou maintenu dans le clergé une bonne discipline, l'amour de son état et le zèle de ses fonctions. Les ecclésiastiques attachés aux paroisses de la capitale étaient en général distingués par leur régularité. D'excellents curés entretenaient l'esprit de religion parmi leurs prêtres et dans leur troupeau. Il n'était pas de diocèse qui ne présentât quelque grand exemple de religion et de vertu ». (1)

D'autre part, en instituant les Filles de la Charité, et en leur prescrivant d'être de « bonnes filles de paroisse », saint Vincent de Paul avait donné au clergé paroissial une aide précieuse pour le soulagement des malades et des pauvres.

De même, les écoles entretenues par les paroisses étaient des auxiliaires importants pour l'éducation chrétienne de l'enfance. Les curés en avaient la surveillance spéciale, surveillance que les édits royaux, au

(1) Introduction. Tome I.

XVIIe et au XVIIIe siècles, maintiennent expressément.

A la fin du XVIIIe siècle, ces écoles existent dans vingt-cinq mille sur trente-sept mille paroisses. C'est un clergé vivant que celui qui pourvoit ainsi à l'existence de tant d'écoles.

Par tous ces moyens, le clergé paroissial faisait son œuvre d'évangélisation et de charité, tandis que les couvents, même ceux où la sève religieuse s'était amoindrie, corrigeaient un peu, grâce à l'abondance de leurs aumônes, les misères causées par une mauvaise législation fiscale.

Cela étant, on reconnaîtra que les prêtres de paroisse exerçaient un apostolat, qui, pour être sans fracas, comme « le bien qui ne fait pas de bruit », n'en était pas moins l'apostolat à exercer, celui qu'ils devaient au peuple chrétien. Rien n'est donc plus juste que cette réflexion : « Lorsque la Révolution déchaîna ses violences contre l'Eglise, la vie paroissiale disparut, comme la plante qu'une faux brutale a coupée au ras du sol. Mais la racine reste vivace et indestructible. Quand le calme revint, la

frondaison reprit son essor avec une nouvelle vigueur (1). »

La paroisse en effet avait formé et maintenu, bien groupées autour du clocher, les familles chrétiennes. La tourmente passée, elles se retrouvèrent « églisières », comme auparavant. Et, là même où les populations appauvries ne voulaient rien payer, au sortir de la Révolution, pour avoir une église et un curé, elles le réclamaient ce curé, avec une insistance qui faisait honneur à leur foi chrétienne.

Lors de ce renouveau, de grands noms émergent de l'histoire, Chateaubriand, Napoléon, avec la noble et douce figure du pape Pie VII. C'est justice qu'il en soit ainsi. Sans le coup d'œil des chefs, sans leur habile direction, la victoire serait incertaine, mais aussi doit-on dire que si les soldats ne suivent pas, ou s'ils combattent mollement, la victoire échappera. Couronnons les chefs, sans oublier les petits soldats.

Au début du XIX[e] siècle, les ruines s'ac-

(1) H. Lesêtre, curé de Saint-Etienne du Mont. *La paroisse*, p. 146.

cumulaient, de toutes parts : églises fermées, écoles, communautés religieuses, séminaires dispersés, telle était la situation que présentait la France. « Notre pays donna alors au monde le plus magnifique spectacle. A peine la nouvelle organisation diocésaine a-t-elle reçu son achèvement, qu'aussitôt s'accomplit de toutes parts avec une étonnante rapidité l'œuvre de résurrection. Des prêtres modestes, obscurs, dépourvus de ressources, mais riches de zèle sacerdotal, se consacrent au déblaiement des décombres matériels et moraux » (1).

Cherchez bien qui a opéré cette magnifique résurrection, et vous trouverez que ce sont, sous l'impulsion des évêques, les prêtres de paroisse qui en ont été les ouvriers intelligents et dévoués. Il serait difficile d'hésiter sur ce point, et d'attribuer à d'autres une gloire qu'on ne peut leur refuser sans injustice.

Ces faits suffisent à indiquer l'importance du ministère paroissial. Il sera toujours le

(1) Mgr Touchet, évêque d'Orléans. Étude sur la « Vie intime de l'Eglise » dans *Un siècle, mouvement du monde de 1800 à 1900*. Tome III, page 219.

ministère efficace, mais obscur, dont le souvenir se perd à la génération suivante. Dans combien de villes, à Paris, en province, a-t-on donné à une rue le nom d'un curé qui, pendant de longues années, fut le bienfaiteur du peuple? Puis, les générations passent, on efface le nom — comme on l'a fait à Paris. En province, où les souvenirs locaux restent plus vivaces, après cinquante ans, l'oubli vient à son tour, le nom disparaît, remplacé par celui d'une célébrité du jour, et il disparaît en même temps des cœurs qui n'ont pas été les témoins immédiats des bienfaits.

Peu importe cette ingratitude, peu importe la gloire humaine ! Ce n'est pas la gloire que nous cherchons. Mais, en nous rappelant cette histoire du passé, ces explosions de reconnaissance momentanée, suivie d'éclipses et d'oublis, nous comprendrons qu'il y a eu là toute la fécondité d'un fructueux travail et qu'il ne tient qu'à nous de creuser aussi profondément notre sillon dans le champ du père de famille.

Nous avons donc une œuvre importante à réaliser : n'en doutons jamais. Le minis-

tère paroissial est le ministère même du Christ auprès du peuple, croyant, hésitant, hostile même.

Il représente bien le ministère de notre Maître, où tantôt la foule l'acclame et tantôt l'injurie, où elle veut le faire roi, et le lendemain tente de le jeter du haut d'une montagne ; ministère béni, à cause de ses difficultés mêmes et de ses souffrances.

A nous de tâcher de rester unis au Maître pour opérer notre sanctification et sanctifier en même temps les âmes : *Flamma pastoris, lux gregis*. C'est le zèle dont brûlera notre cœur qui sera la lumière de notre troupeau.

CHAPITRE II

Les Devoirs fondamentaux

I. Être à son poste.

C'est le premier de tous nos devoirs : il faut être à son poste pour être au service des âmes. Voilà pourquoi l'obligation de la residence nous est imposée. Ce serait se fausser la conscience que d'en prendre à l'aise sur ce point.

Bourdoise, toujours original dans sa manière, s'avisa, pour rappeler cette importante vérité à un prélat, de la petite comédie que voici. Ils passaient tous les deux, dans un champ, où un berger gardait ses moutons. Bourdoise appelle l'enfant : « Tiens, lui dit-il, va donc porter cette lettre ; dans une heure, tu seras revenu. — Que non, répondit le berger, j'ai à garder mes moutons ; il pourrait leur arriver malheur. — Eh bien, nous les garderons, réplique Bourdoise. — Ce ne serait pas la

même chose ; vous ne les connaissez pas ; ils ne vous connaissent pas non plus ; vous ne pourriez pas vous en tirer. — Oh ! oh ! oh ! dit Bourdoise (c'était son exclamation habituelle), voilà un bon garçon qui est soigneux de son devoir et de ses bêtes... Et nous, quand il s'agit des âmes, nous n'y mettons pas tant de façons, nous les laissons à l'abandon. »

De nos jours, le devoir de la résidence n'est pas méconnu dans les mêmes conditions qu'au XVIIe siècle. Les prélats ne vont plus à la cour : ils restent dans leur diocèse. C'est parmi ceux qui résidaient le mieux, à cette époque, qu'on trouve aujourd'hui ceux qui résident le moins, à la campagne, particulièrement.

L'un disparaît une partie de la semaine. L'autre s'absente irrégulièrement, avec une telle suite cependant dans son irrégularité qu'il donne l'impression qu'on ne peut jamais le rencontrer, ni en venant tôt, parce qu'il est déjà parti, ni en venant tard, parce qu'il n'est pas rentré.

A l'église, pas de messe, ou bien la messe qui doit être dite à sept heures, l'a été à cinq

heures, à six heures, sans que nul ait été prévenu du changement. On arrive, il faut repartir, après une course inutile que le retour doublera, laquelle course a été parfois de deux ou trois kilomètres, au gros soleil, à la pluie, ou par des chemins fatigants.

Ce qu'il y a de plus étonnant c'est la facilité des justifications : « Il n'y a jamais que deux ou trois personnes à la messe, pas plus... » Ces deux ou trois ce sont des âmes qui ont des droits sur leur curé ; elles méritent bien qu'on s'occupe d'elles.

Pourquoi y a-t-il un curé dans une paroisse ? C'est pour l'utilité des habitants. Si, des cinq cents ou mille, deux, trois, quatre, seulement vont à la messe en semaine, pourquoi les en dégoûter ? Pourquoi changer arbitrairement l'heure de la messe, comme si les paroissiens étaient faits pour leur curé, et non pas le curé pour ses paroissiens ? Pourquoi se refuser à prévenir ?

Il y a là un abus évident : conduite bizarre d'une sorte de pacha égoïste, qui se donne tous les droits, sans en reconnaître aux autres. Rien ne saurait l'innocenter,

puisque c'est pour son plaisir personnel qu'il désorganise le service et court la prétentaine.

D'autres, simplistes, diront qu'ils n'ont pas à se gêner « parce qu'il n'y a pas de malades dans la paroisse. » Sans doute, il y aurait une circonstance aggravante à exposer des malades à être privés de secours religieux ; mais le devoir de la résidence ne nous est pas imposé que pour les malades. Du reste, ne peut-il pas arriver un accident ? Si un accident se produit, alors que l'absence du curé a une cause raisonnable, sa conscience pourra l'excuser. Le pourrait-elle dans le cas de ces absences aussi continuelles que fantaisistes ?

Nous avons vu, nous-même, à la campagne, un jour d'été, tandis qu'un malade déclinait subitement, l'impossibilité de lui donner le saint viatique, malgré ses désirs. Le curé du pays était parti pour la journée. Pas de lampe, dans l'église, personne ne savait où était conservé le Saint-Sacrement : l'était-il quelque part ? Dans un village voisin, église fermée, presbytère fermé. Dans un troisième village, même situation. Cha-

cun comptant sur son voisin, tous étaient partis sans crier gare. Après plusieurs heures d'inutiles pérégrinations, il fallut se résigner, l'heure du train arrivant, à abandonner le pauvre malade, sans satisfaire ses pieux désirs.

A quoi bon avoir des prêtres, s'ils semblent se faire un jeu d'abandonner leur poste, de manière que, dix lieues à la ronde, on n'en puisse trouver un seul?

Certains s'excusent en disant : « Je n'ai rien à faire. » Réponse téméraire : est-il sûr qu'on n'aurait rien à faire, si l'on voulait faire quelque chose ? De vrai, dans telle paroisse et surtout pendant certaines périodes, aucune occupation spéciale ne s'impose : est-ce une raison pour donner aux paroissiens la preuve expérimentale que leur curé, toujours dehors, passe son temps à se distraire ? Il s'en trouvera pour faire, d'un ton narquois, cette remarque qu'il a fallu batailler afin d'obtenir aux ouvriers un jour de repos par semaine, tandis que le curé, perfectionnant le système, s'en donne six sur sept.

Lorsque ces habitudes sont prises, elles

sont difficiles à déraciner. La raison est qu'on finit par éprouver le besoin de se fuir soi-même, on s'ennuie : *Cella continuata dulcescit, et male custodita tædium generat* (*Imit.*, I, c. XX) (1). Poussé par cet ennui, on va chercher des divertissements, parfois dans le jeu, dans d'éternelles parties de cartes sans cesse recommencées, d'autres fois dans d'interminables bavardages qui devraient fatiguer, à cause de leur banalité même.

On s'ennuie! Ne peut-on pas supporter l'ennui pour Dieu, comme on supporte une épreuve? Mieux que cela, ne peut-on pas le dominer, le vaincre, en s'occupant, en s'asservissant au travail (2)? Regardons autour

(1) La première traduction française de l'*Imitation*, faite au XVe siècle, donne cette version du verset cité : « La cellule est doulce à celluy qui l'a accoustumée, mais elle est ennuyeuse à celluy qui ne s'i tient pas souvent. » *Internelle consolacion.* IIIe Traité, ch. XX.

(2) Dans un de ses livres, le baron de Mandat-Grancey a raconté l'histoire de ce curé, d'une conduite au-dessus de tout soupçon, « qui passait tout son temps à coudre, à la machine, des chemises que lui envoyait le *Bon Marché*. A faire ce métier, il gagnait trois francs par jour ! Les ouvrières mécaniciennes qui se livrent à ce genre de travail ne gagnent généralement pas autant, m'a-t-on dit. Mais il parait

de nous. Est-ce que l'homme qui passe sa journée à débiter des factures, à donner des billets de chemin de fer, s'amuse? Les uns ou les autres acceptent cet ennui pour gagner leur pain. Pourquoi n'accepterions-nous pas les heures d'ennui de notre carrière, avec le motif élevé de faire la volonté de Dieu et de gagner honorablement notre pain — et notre éternité?

Heureusement, ils sont nombreux les prêtres de paroisse, les curés isolés, qui comprennent ces choses, avec un sens tout sacerdotal. Si ceux-là n'ont pas, dans leur paroisse, le succès d'apostolat qu'ils méritent, ils sont assurés du moins de conquérité l'estime de leurs paroissiens. Ils donnent l'exemple du devoir; on se rend compte autour d'eux que, s'ils n'en font pas davantage, c'est de la faute de leurs paroissiens et non de la leur.

Dans les villes, grandes ou petites, la

qu'il avait acquis une habileté extraordinaire dans la confection des chemises dites « à pince » qui sont plus difficiles à coudre que les autres. » Ce laborieux confrère avait trouvé là un remède à l'ennui, c'est probable ; on conviendra qu'il aurait pu mieux choisir.

résidence se présente dans d'autres conditions. Le prêtre de paroisse est de semaine, ou, comme à Paris, il est de garde vingt-quatre heures durant. C'est la faction du bon Dieu. Abandonner son poste, pendant ce temps, est aussi mal que l'acte de la sentinelle qui abandonnerait sa faction, même momentanément ; un jugement sévère sanctionnerait l'action du soldat, tandis qu'un reproche tout au plus nous serait adressé, mais la différence de sanction n'indique pas que, de notre côté, la négligence soit moins coupable.

Celui qui est de garde doit être au service des fidèles, qui est en somme le service de Dieu. C'est l'œuvre de Dieu qu'il fait en répondant au premier appel pour les confessions, pour les malades, pour les renseignements mêmes qu'on lui demande. Certains de ces renseignements peuvent être des demandes oiseuses, d'autres fois notre réponse sera un service appréciable rendu au bien des âmes.

Est-il juste de faire attendre parce qu'on s'est attardé chez soi, ou pour continuer une conversation inutile, ou parce qu'on

n'est pas « le domestique » des gens qui nous appellent ?

Elevons plus haut nos âmes, et là même où nous sommes en butte à des exigences parfois excessives, sachons nous armer de patience et voir Dieu qui nous demande de le suppléer dans son action bienfaisante auprès des âmes.

Que d'exemples nous donnent en ceci « les enfants du siècle » ! Ce n'est pas sans raison que Notre-Seigneur nous invitait à les regarder et à prendre modèle. En effet, nous avons souvent admiré, au dedans de nous, ces commis, qui, dans un magasin, pour un salaire relativement médiocre, passent leurs journées à satisfaire aux exigences des clients, toujours à leur poste et toujours complaisants. Ce sont vingt objets qu'on leur fait déplacer, étaler, replacer ensuite, pour ne rien acheter ou pour finir par un achat menu. Et ils se montrent d'humeur égale, prêts à prendre encore de la peine sur un désir qu'on leur exprime. Au fond, ils n'en sont pas plus contents, mais ils doivent aux clients de leur patron cette amabilité et cette complaisance.

Nous voyons cela. Prenons exemple sur ces serviteurs du public. Nous pouvons bien servir le public-fidèle, comme ils servent le public-acheteur. Notre maître, Dieu, vaut plus que leur maître; notre public est d'un ordre plus élevé, à cause des sentiments qu'il nous apporte; et le but que nous poursuivons, en ce monde, est si grand qu'il domine tous les autres buts vers lesquels l'homme peut marcher.

II. Se donner à son ministère.

Le devoir du don de soi. — Se donner c'est se dévouer. Le don de soi n'est pas l'héroïsme. Il peut le devenir, si les circonstances l'exigent; mais, dans la pratique de notre ministère, ce don de soi n'est rien de plus que l'accomplissement fidèle du devoir de tous les jours.

La paternité des âmes dans le sacerdoce, suppose qu'on se donne, qu'on se dévoue, comme le père et la mère le font pour leurs enfants. La nature regimbe souvent au dévouement, surtout quand il y faut de la suite. Elle accepte de se donner *per saltum*,

selon son bon plaisir, mais être prête toujours au dévouement, voilà qui lui répugne ou l'irrite. A nous donc de reprendre sans cesse notre élan, en faisant appel à notre raison et à notre foi, afin de ne pas entrer dans ce grand « parti du repos » qui compte tant d'adhérents.

La raison nous rappellera que ce don de nous-même, qui est zèle pour le bien, nous le devons à Dieu d'un devoir de justice. Nous l'avons promis ce dévouement : nous devons tenir nos promesses. Nous avons donné notre vie à Dieu, ne la reprenons pas en détail.

Remontons, sans nous lasser, à ces principes qui dominent notre vie d'apostolat. Le Seigneur nous a choisis : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Il nous a donc choisis, et, nous, nous avons accepté ce choix ; nous avons répondu au Maître que nous le suivrions à la vie à la mort. Il a eu confiance en nous ; il nous a revêtus de ses pouvoirs divins ; il nous a chargés de continuer son œuvre en ce monde. D'après nos promesses, il a le droit de compter sur nous.

Les heures de défaillance peuvent sur-

venir, qui oserait se flatter d'y échapper? Ce sera le moment de nous ressaisir, comme ce guerrier qui tremblait au premier coup de canon, mais se redressait aussitôt sur son cheval, en disant à son corps agité « : Allons! en avant! je t'en montrerai bien d'autres! » Avait-il le droit de tourner bride? Que penserions-nous de lui s'il l'avait fait? Nous le tiendrions pour déshonoré. Appliquons-nous ces pensées et nous sentirons combien notre devoir est formel, et que, si enveloppante que soit la lâcheté, nous ne pouvons refuser de nous donner, sans refuser à Dieu ce que nous lui devons.

A la justice se lie l'amour, pour nous obliger au don de nous-même. Si, pour conférer à Pierre ses prérogatives uniques, le divin Maître lui a demandé: *Diligis me plus his*? Il a voulu nous indiquer ainsi que tout, dans son service, repose sur l'amour, que, pour le bien servir, il faut le bien aimer, et que celui-là seul avance dans l'apostolat et grandit dans le zèle des âmes qui aime davantage son Dieu. *Qui non zelat, non amat*. De même, peut-on dire: *Qui non amat, non zelat*. Nul n'a de dévouement, ni

de zèle qui n'aime Dieu. Sans cet amour entretenu et renouvelé du divin Maître, on retombe sur soi, égoïstement, piteusement : l'action devient nulle, comme la vie.

Se donner avec la dignité intérieure de l'âme. — La première condition est de se faire une âme saine. On ne donne que ce qu'on a : si l'on veut assainir les âmes, il faut avoir une âme saine. *Vos estis sal terræ.* Par conséquent, et tout d'abord, un esprit qui ait du bon sens : « On n'est jamais médiocre, disait un moraliste, quand on a beaucoup de bon sens et de bons sentiments. » Il en est qui tranchent cette question, en affirmant qu'on a du bon sens ou qu'on n'en a pas, et, que, si l'on en manque, on ne peut pas s'en donner. C'est aller trop loin.

Celui qui n'a pas de bon sens inné s'en donnera, s'il veut s'apercevoir de son infortune, comme un borgne ou un manchot prendront des habitudes particulières, qui les rendront aussi habiles que ceux qui ne sont pas infirmes.

Saint François de Sales, causant avec son ami Camus, évêque de Belley, se plai-

gnait d'avoir peu de mémoire ; celui-ci lui répondit : « Ce défaut est bien compensé par le jugement ; le jugement est le *maestro di casa*... Vous n'avez pas à vous plaindre de votre partage, puisque vous avez la très bonne part qui est le jugement. Plût à Dieu que je pusse vous donner un peu de ma mémoire et que j'eusse un peu de jugement ; mais de celui-ci, je vous assure que je suis fort à court. » A ce mot, le saint se prit à rire : « En vérité, dit-il, je n'ai trouvé jamais qu'un homme avec vous qui m'a dit qu'il n'avait guère de jugement, car c'est une pièce de laquelle ceux qui en manquent davantage pensent en être le mieux pourvus (1). »

Ces paroles du saint nous indiquent l'illusion à éviter, celle de se trouver, sans hésitation aucune, bien pourvu et d'avoir ainsi un intime contentement de soi, source de tant d'erreurs. Regardons, observons, réfléchissons, comparons humblement. Ce sera à faire, toute notre vie, comme dans ces chemins difficiles, où nous

(1) *Esprit de saint François de Sales*, sect. 34, partie 1.

n'avançons qu'après un examen attentif du sol que nous foulons.

Pour avoir un jugement sain, il ne suffit pas de l'avoir droit, il faut encore l'avoir étendu, sinon nous nous exposerons à être des esprits étroits qui raisonnent bien, esprits d'une logique dangereuse, esprits à œillères qui ne voient qu'un point et se peuplent d'idées fixes. C'est dans cette catégorie que se rencontrent les exagérés, les rapetissés, les rabougris, les esprits prévenus qui voient le mal partout, les faux expérimentés qui prennent leur finasserie pour de la finesse. Tous oublient la parole de Notre-Seigneur : *Oculus simplex*. L'œil simple, le regard net, c'est ainsi seulement que l'on peut y voir clair. Mgr Gibier écrivait récemment que les catholiques doivent comprendre « qu'il importe aujourd'hui de bâtir des cerveaux, de forger des mentalités hospitalières aux idées justes et raisonnables (1). » Nous qui sommes, dans nos paroisses, les apôtres de nos frères, nous devons être les premiers à comprendre

(1) Cité dans la *Revue pratique d'apologétique*, 15 août 1909, p. 770.

ces principes. Soyons donc des hommes de bon sens.

L'âme saine n'aura une belle santé morale que si ses sentiments ont, comme ses pensées, un bon équilibre. Celui qui disait : « Pour être prêtre, il faut être né grand, ou le devenir, » nous a donné la définition exacte de ce que nous devons désirer d'être. Ce sont nos sentiments qui nous portent à l'action : que nos actions s'agrandissent donc de toute la grandeur de nos âmes.

Nous devons avoir à cœur qu'on sente en nous l'honnête homme, l'homme d'honneur. Qu'est-il ? C'est l'homme sincère dans ses paroles et dans ses actes, l'homme de droiture, ni flatteur, ni menteur, qui ne biaise pas avec la vérité; c'est l'homme ferme dans ses convictions morales et qui inspire confiance parce qu'on le sait intègre et sûr. Le P. Lacordaire disait : « L'honneur est la ligne équinoxiale de l'humanité; l'humanité s'échauffe et se purifie à mesure qu'elle en éloigne. » Rien de plus vrai : l'homme vaut ce qu'il vaut au point de vue de l'honneur; il est plus ou moins

homme, selon qu'il est plus ou moins homme d'honneur. En pensant à cet ensemble qui forme la notion de l'homme d'honneur, on dit parfois que ce sont simplement des vertus naturelles. Sans doute, elles sont nécessaires pour que la nature de l'homme soit ce qu'elle doit être. Mais elles forment tout le fond de l'Evangile. Quelles que soient les oraisons qu'on fasse, ou les mortifications dont on se meurtrisse, jamais on ne pratiquera l'Evangile, si l'on garde, dans la bassesse de l'âme, un terrain où ne saurait fleurir l'honneur.

Les sentiments s'épanouissent selon la grandeur des motifs qui inspirent nos actions. C'est avoir une grande âme que de faire toutes choses avec de grands motifs, que de chercher, toujours et partout, les grands aspects d'une question, que de juger selon les raisons les plus élevées, qu'il s'agisse de l'argent, des honneurs, des gens qui brillent, des pauvres qui souffrent, du devoir à accomplir, du respect à maintenir. Ce sera aussi la plus noble manière de traiter avec le prochain. « Je respecte toutes les âmes, disait

la première supérieure française du Carmel, sœur Madeleine de Saint-Joseph, car je n'en trouve pas où je ne voie quelque chose de particulier que je ne suis pas digne d'avoir en moi-même. » Belle pensée, qui ennoblirait singulièrement les relations humaines, si on l'avait toujours devant les yeux.

Quelle que soit la vie qu'on mène, simple, obscure, dans la plus modeste des paroisses, on peut être grand dans son âme. Les hommes ne s'en apercevront peut-être pas toujours, au point de mesurer, dans toute son étendue, la valeur de leur apôtre. Il laissera quand même une impression ; jamais il ne passera pour un de ces prêtres insignifiants, « légers, irréfléchis, dissipés dès leur jeunesse cléricale, et qui, à peu de chose près, sont restés tels (1) ». Lui, il aura sans cesse agrandi son horizon, il aura travaillé à augmenter les trésors sacrés de son âme : rien de tout cela ne sera perdu, ni pour les autres, ni pour lui.

La bonté doit détremper toutes ces hautes

(1) V. M. Branchereau, *Méditations*, t. IV, p. 480, avec d'utiles développements.

qùalités et les rendre ainsi plus pénétrantes. Il s'agit de la bonté vraie, profonde, qui prend sa source en Dieu. Cette bonté n'a rien de commun avec l'amabilité extérieure, tout en phrases et en sourires, que le monde, superficiel et léger, apprécie tant, mais qui se trouve vite en échec, quand on lui demande du dévouement. Elle est la bonté qui veut avec intensité le bien et qui sait le faire, au prix de ses sacrifices personnels. Renan écrivait avec complai-ance dans ses *Souvenirs* : « J'ai été peu serviable... je n'ai obligé presque personne. » C'était un parfait égoïste. Or, a voir son visage placide et doux, on aurait cru y lire la bonté d'un brave homme. Ne nous contentons pas de l'apparence.

Dans une de ses lettres, Mgr d'Hulst se plaint « de la sécheresse de cœur du clergé. » Espérons qu'il a mal observé ; tâchons du moins de ne donner à personne occasion de s'exprimer comme lui. Nous sommes les disciples du Maître qui disait : « On ne peut aimer davantage que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Serions-nous dignes de notre Maître, si

notre cœur restait fermé, alors qu'il s'agit d'un dévouement moindre que celui qui fut le sien ?

Se donner avec la dignité extérieure qui convient à notre sacerdoce. — Les grandes lignes de cette dignité extérieure nous sont tracées dans ces mots bien connus du concile de Trente : *Nil nisi grave, moderatum, religione plenum.* Gravité, modération, correction, de manière que rien, dans l'extérieur, ne soit en discordance avec le caractère religieux qui est le nôtre.

Vêtements usés, mais vêtements brossés. Telle la soutane de saint Vincent de Paul, râpée et sans tache. Qu'on ne dise jamais :

Il fleurait la pommade, et portait des bijoux.

L'élégance, l'apprêt, donnent quelque chose de prétentieux et de naïvement mondain à un homme qui, volontairement, est sorti du monde. Le monde ne comprend pas, et sourit, comme il le fait d'un villageois endimanché, qui porte gauchement ses beaux habits.

Le P. Olivaint raconte que le P. de Ravignan, encore dans le monde, disait volon-

tiers à son frère : « Allons, mon cher, soyons distingués. » Cette parole est meilleure à entendre que cette autre : « Soyons vulgaires. » Sans doute, on ne la dit pas, mais on agit comme si on la disait, parce qu'on ne veut pas se gêner, parce qu'on conserve ses habitudes de mauvaise tenue, qu'un peu d'attention suffirait à corriger.

C'est le moins que le prêtre de paroisse, qui doit donner l'impression d'être, dans son âme, un honnête homme, un homme d'honneur, donne aussi, dans sa tenue, l'impression d'un « homme comme il faut ».

Il y a un tableau tristement célèbre de Courbet : « Le retour de la conférence. » Le peintre le peignit sous l'Empire. On y voit des prêtres dans un état de gaieté, que leur démarche accentue encore. Je me souviens que, lors de l'exposition qu'on fit des œuvres de l'artiste après sa mort, un ouvrier, auprès de moi, disait tout haut : « C'est ignoble; on n'a vu nulle part de pareilles têtes. » De fait, il est invraisemblable que le peintre ait jamais rencontré les personnages de son tableau. N'y a-t-il pas à craindre cependant qu'il n'en ait

eu quelque idée, en voyant, dans la campagne, un groupe bruyant, où l'on parlait fort, discutant avec animation — peut-être sur Duns Scot ou sur Suarez, mais le public n'est pas au courant —, riant aux éclats, marchant à une allure insolite? Peut-être avait-il vu cela ; sa malice paysanne et son anticléricalisme grossier firent le reste.

Cette dignité extérieure doit s'étendre de « l'homme de Dieu » à la « maison de Dieu ».

C'est une leçon de choses que nous donnons et un acte de foi que nous faisons, quand nous entourons de respect ce qui touche au culte divin. J'ai entendu Mgr de Ségur raconter ce fait de la vie de son ami, le cardinal Mermillod. Le prélat était encore curé de Genève; il faisait la visite de son église, un soir, à la tombée de la nuit, avant de la fermer, il n'avait vu personne; aussi, en passant devant l'autel où résidait le Saint-Sacrement, il se prosterna et baisa la terre. Aussitôt, un cri trouble le silence, tandis qu'une dame, de la meilleure société calviniste de la ville, vient se jeter

à ses pieds, en disant : « J'ai voulu voir si, vraiment, vous croyiez à la présence réelle ; pardonnez-moi mon indiscrétion, mais votre acte de foi a mis fin à mes hésitations ; je veux être catholique... »

Quoi qu'en pensent certains négligents, la malpropreté des objets scandalise, leur propreté édifie. Le peuple, lui-même tient, plus qu'on ne croit, à trouver la maison de Dieu tenue avec convenance. Il la veut plus propre que la sienne. Ce qu'il accepte dans son « chez lui », il ne l'accepte pas « chez Dieu ».

C'est surtout les tabernacles, les vases sacrés, les ornements, tout ce qui touche de plus près à la sainte Eucharistie qui doivent être soignés avec une sollicitude spéciale. Les mal tenir étonne, les manier ridiculement, comme on manierait des objets vulgaires, rabaisse le culte et en fait un spectacle grotesque, qui excite l'ironie des malveillants et certainement n'inspirera de respect à personne.

Nous concluons. Prêtres du Seigneur, soldats du Christ, combattants de sa cause, dans les paroisses où notre apostolat

s'exerce, nous avons un devoir fondamental à remplir : c'est d'être à notre poste, au service de Dieu et des âmes. Mais il ne s'agit pas d'y être de corps, il faut nous y donner *corde magno et anima volenti*, avec cette dignité intérieure qui nous élèvera et nous aidera à élever les âmes, avec cette dignité extérieure qui sera le signe visible de nos convictions intimes.

CHAPITRE III

Notre Ministère d'Enseignement

I. L'Etude.

Dans son encyclique *Acerbo nimis*, N. S. P. le Pape Pie X rappelle que « le premier et principal devoir des pasteurs est d'instruire les peuples ». Pour instruire, il faut savoir, et pour savoir, il faut étudier. Tout cela s'enchaîne logiquement et forme le commentaire de la parole de Notre-Seigneur : *Docete omnes gentes.*

Cette nécessité de l'enseignement doit nous maintenir dans l'habitude du travail intellectuel. Notre vocation n'exige pas que nous devenions des savants, dans le sens strict du mot, ni que nous nous spécialisions dans quelque branche de la science sacrée, comme le voulait, il y a une vingtaine d'années, l'auteur anonyme d'une brochure à visées réformatrices. Il divisait Paris en paroisses de canonistes, d'histo-

riens, de dogmatistes, d'exégètes. Chaque groupe devait « piocher » exclusivement la portion des sciences sacrées qui lui était dévolue. Ce réformateur, aux intentions excellentes sinon pratiques, n'oubliait guère, dans son plan, que les âmes et l'apostolat : or, c'était oublier l'essentiel de notre ministère paroissial.

Les âmes doivent être devant nos yeux quand nous étudions ; leur utilité pratique sera la cause impulsive de nos études, de manière que nous puissions, dans le milieu où notre ministère s'exerce, exposer, expliquer, défendre la doctrine chrétienne, montrer qu'elle tient « debout », et ainsi la rendre respectable à tous.

Il fut un temps où la difficulté de ces études était plus grande qu'aujourd'hui. Les livres manquaient, ou ils étaient en petit nombre, difficiles à acquérir et peut-être plus difficiles encore à lire pour beaucoup. A l'heure présente, les livres abondent et les revues aussi. Nous ne disons pas qu'il y en a trop, car livres et revues répondent aux divers besoins de notre société. Nous avons donc le choix, et il ne

tient qu'à nous de trouver, dans ces ouvrages, la position des objections, les réponses topiques à leur opposer, l'exposé lucide des questions, pour transmettre ensuite la lumière à ceux que nous devons éclairer.

L'obligation de l'étude dérive encore d'un autre principe, c'est que, ayant une profession intellectuelle, nous avons à entretenir notre intelligence, à nous renouveler dans la science de notre état. Le médecin, l'avocat, le professeur, ne peuvent vivre toute leur carrière, avec la science acquise sur les bancs de l'école. S'ils ne travaillent pas, s'ils ne nourrissent pas leur esprit, s'ils ne se tiennent pas au courant, leur autorité personnelle, au lieu de grandir, à mesure qu'ils avancent dans la vie, diminuera.

La règle est la même pour nous. Sans ce renouvellement perpétuel, nous retardons, nous ne tenons plus notre place. Le grand inconvénient sera que, non seulement nous ne ferons pas de bien, mais que nous pourront faire du mal, en laissant croire que la doctrine chrétienne, médiocrement défendue par nous, n'est pas défendable.

Qu'on ne dise pas qu'on travaille à autre chose, qu'on fait du ministère actif, avec intensité, qu'on se dépense dans des œuvres d'apostolat. Rien de mieux que d'agir ainsi, mais le conseil de saint Ambroise subsiste quand même : *Illa tempora quibus ab ecclesia vacas, lectioni impendas*. Nous ne sommes pas toujours à l'église, au chevet des malades, ni au confessionnal, ni au patronage ; quand nous rentrons chez nous, travaillons à meubler notre esprit.

Dans ses résolutions de jeune prêtre, saint Alphonse de Liguori, qui, toute sa vie, fut un apôtre plein d'activité, avait inscrit celle-ci : « Je veux travailler à acquérir la science. » Il estimait donc que les deux choses se doivent concilier ; mais aussi, nous le voyons, dès l'âge de trente-huit ans, faire le vœu « de ne jamais perdre de temps. » Sans aller jusqu'à ce vœu, c'est du moins un trait admirable de sainteté que nous pouvons chercher à reproduire.

Croit-on qu'il serait dans l'esprit de notre vocation, le travail étant terminé à l'église, au catéchisme, au patronage, de nous dire, comme un employé, retour du bureau, ou un

ouvrier, retour de l'atelier : « Voilà qui est fini, je n'ai plus rien à faire... » ? Il va de soi que d'honnêtes distractions sont dans l'ordre, comme l'étaient, au séminaire, les récréations et les promenades ; mais que penser de celui qui se contenterait de la besogne visible, dont on peut s'affranchir, et laisserait stérile toute cette part de vie, qui échappe aux regards, et que nous avons consacrée à Dieu comme l'autre ?

Le cardinal Manning termine un chapitre sur la *Valeur du temps*, en remarquant que, dans une vie de prêtre de soixante-dix ans, il y a vingt-trois ans dépensés à dormir, environ sept ans consacrés à la sainte messe et à l'office divin, ce qui fait trente ans. Comment les quarante autres années seront-elles employées ? « Il serait bon pour nous, répond-il, d'entendre retentir en tout lieu à nos oreilles ces paroles de Dieu au prophète : *Quid hic agis, Elia ?* III Reg., XIX, 9, 13, et, à toute heure de la journée, ces autres paroles : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père (1) ? » Nous avons, en effet, à

(1) *Le sacerdoce éternel*, p. 140.

nous occuper toujours des affaires du Père du ciel, et, si nous prenons du repos et des récréations, il faut que ce soit avec la pensée de renouveler ainsi notre puissance de travail.

Etudier, sera également le moyen de nous donner des idées. D'où viennent la légèreté, la nullité de tant de gens, si ce n'est de l'absence de toute assimilation d'idées? Il n'en ont pas par eux-mêmes ; ils n'en vont pas demander aux autres ; ils oublient que « l'âme est un feu qu'il faut nourrir. » Lire un livre sérieux exige d'eux un effort aussi pénible que celui qu'ils feraient pour absorber une médecine amère. La lecture de leur journal épuise toute leur activité cérébrale. Il en résulte que leur esprit dépérit comme le corps, quand il est insuffisamment nourri. Cet esprit, tournant sans cesse dans un même cercle très étroit, devient petit, étriqué, anémié, proie facile pour toutes ces idées frelatées qui circulent dans l'air, dont l'action semblable à celle des microbes, contamine si vite un organisme débile.

Le danger de cette anémie intellectuelle

est évident. Il devient plus grave encore pour nous qui devons être « la lumière du monde. » Nous avons pu le toucher du doigt, au moment où le modernisme sévissait.

Il se produisit alors ce qu'on vit au XVIIe siècle, à l'époque du jansénisme. Parmi les laïques pieux, beaucoup commencèrent à s'abstenir de faire la sainte communion, par respect pour le sacrement, dont ils n'étaient pas dignes, prétendaient-ils. Au fond, c'était pour se donner du large, sans avoir à redouter le rappel à l'ordre d'une communion. Le prétexte janséniste était bon, ils le saisissaient avidement, donnant ainsi aux autres, et se donnant à eux-mêmes, l'illusion de la vertu.

De même, plusieurs, parmi nos modernistes, surtout dans les jeunes, coloraient leur horreur de l'étude, par de vigoureuses négations, accompagnées d'encensements à longue chaîne en l'honneur de la Science. Ils se gaussaient de tout, souriaient avec dédain de la tradition, et naturellement des arriérés qui ne jugeaient pas comme eux. Le monde pensant datait du jour où ils

avaient eu vingt ans — et donc il ne datait pas de loin. Inutile d'étudier, puisque, d'un coup d'épaule, on renverse l'édifice : nier suffit. Ils se figuraient naïvement que la jactance de leurs négations les égalait aux savants et leur octroyait l'équivalent d'un doctorat ès science universelle. C'est ainsi que ces esprits se voulaient donner, en abandonnant l'étude pour la négation, l'illusion de la science, comme les jansénistes se donnaient, en abandonnant la sainte communion, l'illusion de la vertu.

Que faut-il étudier? — J'emprunte la réponse à l'Introduction que Mgr Mignot, archevêque d'Albi, a écrite pour présenter les *Études du Clergé* de M. Hogan : « Ce livre, dit-il, se trouve être, à cette heure, le programme le plus complet et le plus judicieux des études ecclésiastiques, ou mieux encore l'exposition la plus précise, la plus loyale de l'esprit dans lequel elles doivent être faites à notre époque. » On trouvera en effet dans cet ouvrage, écrit par un professeur éminent, après une longue expérience de l'enseignement du clergé, un guide sûr qui empêchera que l'on n'étu-

die d'une façon chaotique, sans ordre, sans but, sans méthode.

Pour les prêtres qui sortent du séminaire et entrent dans le ministère, le plan est tout trouvé : il n'y a qu'à prendre celui que leur présentent les examens qu'ils ont à subir pendant plusieurs années. Rien ne vaut le travail forcé de l'examen pour nous obliger à entrer dans certains détails que nous négligerions autrement, et pour nous contraindre à préciser, dans notre esprit, certaines notions que nous serions tentés de laisser flottantes.

En somme, c'est la révision de tout le cours parcouru une première fois au séminaire. Ce serait se donner un grand avantage que de faire cette révision posément, sérieusement, pour mieux comprendre et mieux apprendre. On insisterait sur telle question théologique qui est d'enseignement fréquent, sur tel problème historique qui revient souvent dans les conversations. Il y aurait de quoi se faire un fonds solide de notions bien établies et bien classées. On ne saurait pas tout, mais on aurait une science élémentaire de bon aloi, qui don-

nerait des clartés sur les questions importantes.

Les examens étant achevés à trente ou trente-deux ans, le goût resterait de ces études intelligemment commencées, et il semblerait attrayant de les poursuivre pour en approfondir certaines parties.

Il en est qui se découragent sous prétexte « qu'ils ne sont pas doués. » C'est une mauvaise excuse : nul de nous n'est doué comme il le voudrait, car nous trouvons toujours quelque esprit qui a plus de facilité, plus d'ouverture, plus de puissance.

N'attendons pas que l'étude soit pour nous sans épines. La loi du travail pénible pèse sur nous, comme sur le casseur de pierres ou le travailleur de la terre. Les pierres sont dures, le sol est ingrat, de même il y a des têtes dures et des esprits difficiles à défricher.

Ceux que nous considérons comme des maîtres, n'ont pas eu, tous,le travail facile. S'il en est — et il y en a — pour qui tout coule de source, il y en a un plus grand nombre peut-être qui ne font rien sans une peine extrême. Les pages de beaucoup

d'entre eux, refaites, raturées, surchargées, indiquent suffisamment l'âpre et rude travail d'une étude qu'ils ne poursuivaient pas sans souffrance.

Parfois, on prétendra, que, dans le milieu où l'on est, le travail est inutile : pourquoi pâlir sur les livres, alors qu'on a simplement quelques campagnards à évangéliser ou quelques bonnes femmes? Est-ce bien raisonner que de se poser la question en ces termes? Nous oublions Dieu qui veut que nous soyons aptes à enseigner : *Docete*, et qui nous demande d'en prendre les moyens, où que nous soyons. Puis nous sommes débiteurs de ces âmes qui nous sont confiées. Nous avons à faire, pour elles, notre devoir. Sans étude, sans culture, sommes-nous sûrs de le faire tout entier et de leur donner l'enseignement que nous leur devons ?

Un curé du XVII[e] siècle disait souvent « qu'il lui fallait cuire au four de la charité et de la prière le pain qu'il distribuait à ses paroissiens, faute de quoi il eût été trop cru et n'aurait pas pu les nourrir. » Il intéressait ainsi son esprit et son cœur à

sa préparation; or, dans la ville de Caen où il exerçait son apostolat paroissial, cet apostolat fut des plus fructueux. N'aurait-on que le plus petit groupe de paroissiens à évangéliser, une préparation de ce genre, une étude animée, réchauffée par la charité, porterait des fruits. Toutes les âmes méritent que nous prenions ce soin pour elles.

L'objection d'un grand nombre, c'est qu'ils n'ont pas le temps de se livrer à l'étude. Ils sont trop occupés, ils sont surmenés, sans avoir une heure pour travailler. Beaucoup disent cela dans leur jeunesse sacerdotale, alors qu'ils ont au contraire plus de temps qu'ils n'en auront jamais. Sans doute, il y a des jours et des périodes où le ministère nous saisit tout entiers, mais il y en a d'autres où il n'en est pas ainsi.

Même dans les périodes occupées, n'est-il pas possible d'avoir, sur sa table, ce qu'on a appelé « des livres de cinq minutes », de ces livres qui n'exigent pas un effort d'attention considérable : histoire, vie des saints, articles de revue, qu'on peut prendre pendant cinq minutes, et laisser pour les reprendre à nouveau, lorsque quelques ins-

tants nous seront donnés? Ces cinq minutes, on les perd d'ordinaire, ne sachant à quoi les utiliser, on les emploierait facilement et agréablement par ce moyen.

Mais je reviens au fond de l'objection : Je n'ai pas le temps. Non, le temps ne manque pas. Il manquerait pour faire des recherches de bénédictin, pour collationner des textes, mais il ne manque pas pour se cultiver, de manière à être un prêtre instruit.

Que ceux qui prétendent n'avoir pas de temps, cherchent bien. Ils verront d'abord combien de temps ils perdent à ne rien faire, là, ce qui s'appelle rien. En regardant de près, ils s'apercevraient aussi qu'ils manquent de temps, parce qu'ils manquent d'ordre. Si l'on veut travailler, il faut mettre de l'ordre dans ses occupations. La difficulté vient de ce que, en sortant du séminaire où tout était réglé, heure par heure, on se trouve jeté dans le ministère paroissial, obligé de régler soi-même son temps, sauf celui qui est occupé à l'église. On ne sait pas faire cette réglementation, ou plutôt on n'a pas le courage de s'y astreindre. On flâne, on attend au dernier moment pour

un travail à faire, puis on le bâcle hâtivement, fiévreusement, et l'on ne manque pas de dire : « Je n'ai pas eu le temps! » Qu'on dise plutôt : « Je ne me suis pas donné le temps. »

Le manque d'ordre consiste aussi à remplacer par des occupations inutiles, celles qui seraient utiles. Courses longues qu'une lettre pourrait remplacer, visites qui s'éternisent, prédications superflues, ici ou là, alors qu'il y a un aumônier, un directeur de patronage, par exemple, pour les faire. On fuit le travail de cabinet, ingrat et austère, et l'on se donne l'illusion d'un travail « apostolique », qui plaît davantage à ces jeunes activités, tout en étant un simple mirage.

A force de se fuir et de fuir le travail, les habitudes d'oisiveté intellectuelle s'installent, et, avec elles, le dégoût de toute étude. Le journal prend une place importante dans la vie (1) ; puis, les lectures fri-

(1) Peu après la guerre de 1870, dans une lecture spirituelle au séminaire de Saint-Sulpice, le cardinal Guibert nous disait : « Messieurs, dans le ministère, une demi-heure d'oraison, un quart d'heure de journal. »

voles deviennent les seules lectures, sous prétexte de délassement. Cette manière de traiter son esprit sera-t-elle suffisante pour répondre au : *Docete*, de Notre-Seigneur?

Nous devons être dans nos paroisses, des hommes de doctrine et de piété. Nous avons donc à entretenir notre piété, nous avons aussi à développer notre doctrine. Sainte Thérèse disait qu'elle préférait un confesseur instruit à un confesseur pieux; c'est par sa science qu'un confesseur pouvait l'éclairer, disait-elle, plus que par sa piété, qui lui profitait surtout à lui. Le mieux sera de joindre les deux : *Lucere et ardere*, nous rappelant le commentaire bref et solide qu'ajoutait à ces deux mots saint Bernard : *Lucere parum, ardere vanum, lucere et ardere perfectum.*

II. La prédication.

On a écrit de si bons traités sur la prédication que nous aurions regret de les recommencer (1). Ce serait une œuvre super-

(1) P. Monsabré, *La prédication;* M. Gondal, *Parlons ainsi*; M. Mouret, *Leçons sur l'art de prêcher*.

flue, mais ce qui ne sera pas inutile c'est de nous exciter à remplir avec zèle cette grande fonction de notre ministère paroissial.

Les uns s'en désaffectionnent, à cause de l'effort qu'elle nécessite, quand une certaine facilité manque, et, faute d'exercice, la facilité vient de moins en moins. Ce n'est pas ainsi qu'agissait le saint curé d'Ars. Il peinait, toute la semaine, à préparer son prône du dimanche, et nous savons à quels résultats il est arrivé. D'autres se découragent de ce que le genre humain ne se convertit pas assez vite, surtout dans le cercle où ils évoluent, et alors, blasés, sceptiques, ils se répandent en paroles amères sur l'inutilité d'une prédication qui ne produit aucun effet.

Lors même que ce serait vrai et que l'insuccès de nos prédications serait manifeste, le devoir n'en reste pas moins formel : *Argue*, *increpa*, *obsecra*, et toujours *Fides ex auditu*. Nous serions trop heureux si, à chacune de nos prédications, trois mille ou cinq mille personnes se convertissaient, comme aux premières exhortations des apôtres. Malgré que ce succès ne soit pas à

espérer, faisons l'œuvre de Dieu, nous rappelant la parabole de la semence, avec ses terrains plus ou moins propices où tombe le bon grain. Rappelons-nous surtout que Dieu travaille avec nous.

Le pape Pie X, dans son encyclique *Acerbo nimis* sur l'enseignement de la doctrine chrétienne, note avec tristesse qu'il y a beaucoup d'incroyants qui le sont par ignorance. Cette constatation, nous pouvons la faire tous les jours : elle doit augmenter notre zèle pour prêcher une foi, plus inconnue que méconnue. Ce que nous constatons aussi c'est que, là où l'enseignement est donné avec intelligence, beaucoup restent ignorants, parce qu'ils ne veulent ni entendre, ni comprendre. Parmi nos fidèles eux-mêmes, il en est un grand nombre qui ne tiennent ni à s'instruire, ni à approfondir, qui gardent la « foi du charbonnier », alors qu'ils pourraient avoir mieux. Ces chrétiens se trouvent ainsi à la merci de toutes les objections, et si leur foi ne vacille pas, du moins elle ne leur est pas, à cause de sa fluidité, le puissant principe de vie qu'elle devrait être.

Cette particularité tant de fois observée, dans notre pays, augmentera notre volonté de rendre intéressantes nos prédications, afin d'atteindre plus sûrement les âmes. *Non nova, sed nove.*

C'est ainsi que, au lendemain de la Révolution, Mgr Frayssinous inaugura les conférences dialoguées dans cette église des Carmes, où le pavé était humide encore du sang répandu des martyrs. Elle remplaçait alors l'église paroissiale de Saint-Sulpice, qui n'était pas rendue au culte catholique. L'abbé Clausel de Coussergues présentait les objections et piquait la curiosité, Mgr Frayssinous répondait avec cette éloquence qui devait grouper autour de sa chaire tant d'auditeurs, lorsque la vaste église de Saint-Sulpice fut rouverte. Il donna alors à sa parole une nouvelle forme, celle des conférences, auxquelles le Père Lacordaire devait plus tard, à Notre-Dame, apporter un si vif éclat. La conférence rompait, par une allure plus simple, avec la démarche majestueuse du sermon, et, grâce à ses arguments où les sciences profanes joignaient leur appoint, elle attei-

gnait plus directement douteurs ou incroyants.

Quoi qu'il en soit du genre que nous ayons à pratiquer, alors que ce serait le genre plus familial du prône, de l'exhortation pieuse à une confrérie, d'un entretien à des mères chrétiennes, visons à être clair, intéressant, solide, pénétrant. Cependant, ne tombons jamais dans des procédés bizarres, tel que celui du P. Millériot disant à ses auditeurs : « Venez demain, sans manquer, je vous démontrerai qu'il n'y a pas d'enfer. » Et il le démontra, en établissant que, le pécheur étant converti, il n'y a plus d'enfer pour lui. On connaissait l'originalité du P. Millériot, rien n'étonnait ; mais qu'un curé ou un vicaire fasse la même annonce, aussitôt on répandra dans la paroisse, que ce curé ou ce vicaire ne croient ni à l'enfer, ni à l'évangile, ni même à l'existence de Dieu.

Nous serons intéressants à moins de frais, et tout aussi sûrement, si nous voulons bien nous pénétrer de cette simple définition de l'éloquence — telle que nous avons à la pratiquer : « L'art de dire

quelque chose à quelqu'un. » Voilà au moins un idéal que chacun de nous peut essayer d'atteindre. Le petit enfant s'y efforce, dès qu'il a l'usage de la parole : imitons-le, en perfectionnant le procédé, pour le rendre digne de la chaire chrétienne.

Au fond, cette définition n'est pas si simplette qu'elle paraît : 1° « Dire quelque chose. » Savoir ce qu'on veut dire, avoir une idée, des idées, de la doctrine, et non pas seulement des exclamations, des éclats de voix, des pensées flou. Il ne faut pas qu'après nous avoir entendus, l'auditeur murmure : « En vérité, je ne sais pas ce qu'il a voulu dire ; on comprend à peu près chaque phrase, mais l'ensemble est brumeux. » — 2° Ce quelque chose « le dire à quelqu'un. » Ce sera nous préoccuper de nos auditeurs, nous mettre à leur place, de façon à leur adapter plus exactement notre parole. Ne pas parler *devant* l'auditoire, mais *à* l'auditoire ; par conséquent prendre des sujets qui lui soient intelligibles, et les traiter dans des termes qu'il puisse comprendre.

Celui qui réaliserait toujours ces deux conditions serait un prédicateur utile dans sa paroisse; il y ferait certainement du bien. Entrons dans quelques détails, en restant au point de vue de l'apostolat paroissial, tel que nous devons l'exercer.

Si le curé est seul, il a tout le poids de la prédication; s'il a des vicaires, la mission se partage et chacun doit prendre sa part de nos réflexions, prenons-la avec l'importance qu'elle mérite, lors même que des prédicateurs étrangers viendraient donner des stations dans notre paroisse. Ces prédicateurs y apporteront un renouveau d'intérêt pour la parole de Dieu, parce que *assueta vilescunt*, et que la nature humaine aime la variété. Mais une paroisse où chacun s'efforce, dans sa sphère, de donner une bonne direction aux âmes qu'il évangélise, cette paroisse s'élèvera par ce moyen plus sûrement, plus régulièrement, que par l'action des prédicateurs occasionnels.

La prédication du prêtre de paroisse n'aura toute sa valeur que s'il lui donne la préparation habituelle de l'étude. Nous

avons suivi des cours de théologie, nous avons donc vu l'ensemble de la doctrine; il faut ajouter à cette première étude la lecture des maîtres, afin d'apprendre à accommoder notre théologie, à la diluer, de manière à la servir, tantôt comme du lait pour les faibles, tantôt comme une viande plus substantielle pour les forts (1).

Dans les premières années surtout, alors que l'expérience n'est pas formée, cette lecture sera indispensable, elle nous apprendra à traiter les sujets moraux et à

(1) Nous savons que, pour guider les pasteurs, dans leur prédication, le concile de Trente décida de faire paraître un catéchisme qui porte son nom, et qu'on appelle aussi *Catéchisme romain*. Ce fut un travail de cinq ans, confié aux plus éminents théologiens du temps, on l'acheva sous la direction de saint Charles Borromée. Le saint cardinal n'épargna rien pour que la netteté des formules, rehaussées par une belle latinité, fût digne d'un catéchisme destiné à l'Église universelle. Le pape Saint Pie V l'approuva solennellement le 24 septembre 1566. Le pape Pie X recommande l'usage de ce catéchisme dans son encyclique: *Acerbo nimis*. — Edition latine du catéchisme romain (Beauchesne); traduction française (Bibliothèque de solide piété de Saint-Honoré d'Eylau et Desclée). *La Foi catholique* de M. Lesêtre sera une aide utile pour préciser et présenter la doctrine.

tirer des conclusions pratiques de ce que nous prêchons. Il y a toujours à craindre, sans cette étude, d'en dire trop ou trop peu, et aussi de se mettre, en plein, à côté.

Cette préparation lointaine sera la préparation de tous les jours, celle qui donnera la possibilité de traiter, le moment venu, les sujets qui nous sont imposés. L'esprit ainsi meublé par les acquisitions successives de nos études, que faire, quand nous avons une prédication à préparer? Nous avons à réfléchir, à méditer. *Ex plenitudine contemplationis prædicatio derivatur*. Ce travail personnel, toujours pénible, souvent douloureux, est nécessaire, on le sent bien, pour donner de soi-même, dans sa prédication et la rendre plus pénétrante.

Après cela, faut-il écrire? Pourquoi pas?... Est-ce la peine, dira-t-on, quand il s'agit d'une petite instruction, d'une homélie, d'une allocution de confrérie? — Certainement, cela en vaut la peine. Ce sera toujours mieux. Ne voyons-nous pas, dans les œuvres de Bossuet, de courtes

allocutions qui nous sont restées? Elles n'étaient donc pas simplement improvisées. Les œuvres de Mgr d'Hulst nous livrent aussi de brèves exhortations, faites dans un patronage, ou dans des circonstances sans solennité, lesquelles étaient écrites (1). Ceux d'entre nous qui l'ont entendu se rappellent quelle facilité il avait pour exprimer sa pensée, dans des improvisations d'une langue impeccable, et cependant il écrivait.

L'un des élèves de Mgr Besson, au collège Saint-François-Xavier, à Besançon, m'a souvent raconté que ce remarquable orateur se préparait aux instructions dominicales qu'il donnait à ses élèves, en lisant l'Évangile, dans la sacristie, quelques instants avant de monter en chaire. Il y a là une exception à admirer, elle n'est pas à imiter, d'autant plus qu'il faut tenir compte de la puissance oratoire de ce prédicateur et des acquisitions de ses

(1) Un simple exemple, au tome V de ses œuvres : *Nouveaux mélanges oratoires*, allocution prononcée dans la chapelle des orphelins d'Auteuil, pour leur première communion. Trois pages.

études, qui lui permettaient de trouver tout de suite le fonds et la forme de ce qu'il avait à dire.

Par contre, je me rappelle avoir entendu, en 1869, le fameux abbé Combalot. Après avoir disposé les trois mouchoirs dont il avait coutume d'orner le rebord de sa chaire, les tirant de façon à leur donner toute leur longueur, il nous annonça que le sermon qu'il allait prêcher sur l'enfant prodigue « convertissait toujours ». Cet avis à l'auditeur prouvait du moins que le sermon existait, soigneusement écrit, appris depuis longtemps.

N'ayons pas le dédain de l'écriture. Si notre mémoire ne nous sert pas assez pour apprendre à la lettre et être naturels, comme l'étaient Massillon, le P. Monsabré, et d'autres, nous aurons du moins gagné par cet exercice plus de netteté dans l'expression de nos idées; et les mots nous viendront avec plus de spontanéité.

L'auditeur est sensible à une préparation qu'il sent sérieuse : cela le prévient en faveur des pensées qu'on expose devant lui. Il voit qu'on a travaillé, qu'on a fait

son devoir, qu'on prend au sérieux sa fonction. Que si l'on « bafouille » misérablement, quel profit l'auditoire peut-il tirer de cette prédication? D'autre part, quel mauvais exemple au point de vue du devoir accompli?

Nous éviterons aussi d'être de ces prédicateurs qui ont la manie de glisser dans leur exorde « qu'ils n'ont pas eu le temps de se préparer. » C'est sans doute une manière fine de donner à penser que, s'ils avaient eu le temps, c'est du pur Bossuet, dans ses grands jours, qu'ils serviraient. L'effet de cette précaution oratoire n'est jamais ce qu'ils en attendent. Elle agace les auditeurs, elle leur est désagréable. Plusieurs se disent : « Si j'avais su, je ne serais pas venu. » Et l'un de ces hommes que nous voyons à Paris, debout dans le bas de l'église, écoutant curieusement le sermon, appuyés sur un pilier, salua un jour la petite phrase, de ce mot énergiquement prononcé : *Feignant* !

Louis Veuillot écrivait autrefois ceci qui est à entendre pour le prêtre de paroisse : « Je voudrais que le prédicateur ne perdît

jamais de vue, que ce qu'il a surtout à faire, c'est de rendre chrétiens les chrétiens. » Rien de plus sage que ce conseil. N'attendons pas, pour travailler nos instructions paroissiales, que nous ayons devant nous un auditoire d'incrédules — auditoire tout imaginaire que nous n'aurons jamais. L'écrivain catholique ajoutait : « Le grand service à rendre aux incrédules c'est de faire que les chrétiens soient chrétiens. Si ce petit nombre de fidèles, hommes et femmes qui fréquentent assidûment les églises, étaient vraiment ce qu'ils devraient être, s'ils avaient la science, l'amour, le zèle de l'Evangile, ce petit nombre suffirait à changer le monde. »

Ce sont des vérités à nous rappeler en face de ces réformateurs infatigables qui passent leur vie à faire des plans sur le papier, qui nous répètent que nous prêchons des convertis, qu'il faudrait aller sur les places publiques, prêcher dans les rues. On le fait à Londres, et dans toute l'Angleterre. Voit-on un sensible avantage dans ces prédications de plein air? Atteignent-elles les incroyants? On les écoute

cependant avec grand respect. En attendant qu'on implante en France ces méthodes, ne vivons pas d'utopies et continuons à faire notre devoir, sous la forme où il s'impose à nous. Si nous agrandissons, en la fortifiant, l'âme de nos chrétiens, nous formerons une élite qui pénétrera la foule. Ce sera, selon la parole de Notre-Seigneur, le levain qui fera lever la pâte.

Je suppose que ce prône, cette exhortation, soient pensés, écrits, appris, nous avons à les prononcer. Ce seul mot nous indique qu'il faut nous préoccuper d'être entendus. Par conséquent, ne dévorons rien de ce que nous devons servir à nos auditeurs, et pensons que l'exercice le plus facile pour nous, c'est celui de la prononciation. Il n'est pas nécessaire de se donner un maître de diction, à moins qu'on n'ait de graves défauts. On peut s'exercer soi-même, et rien que la précaution de ne pas avaler les *e* muets suffirait pour que l'auditoire ne perdît aucune de nos phrases.

On gagnera à demander en ceci leur avis, non pas à des personnes portées à nous louer, mais à des amis, à des con-

frères sûrs, à un supérieur, quand nous sentons que ce supérieur n'a qu'un désir, celui de nous voir réussir dans notre ministère.

Prononcer est donc nécessaire ; il est nécessaire aussi de ne pas parler, comme on récite, ni de dire des choses pieuses avec un air détaché, indifférent, comme si elles ne nous intéressaient pas. Ce sont conseils donnés de tout temps ; pourquoi tant de prédicateurs les oublient-ils quand ils sont en chaire? Dans une conversation, ils s'animent : on prend contact avec leurs sentiments, leur émotion ; en chaire, plus rien ; c'est la douche glacée, la fine pluie des jours de brouillard.

Je ne dirai pas : ayez de l'onction. L'onction dépend ordinairement du ton et de la voix, elle implique des conditions que tous ne peuvent pas réaliser. Certains veulent se donner de l'onction par un ton pleurard ; le résultat est plutôt mauvais ; on sent dans leur manière quelque chose de factice qui empêche toute force de persuasion.

Selon le genre oratoire que nous avons, soyons sérieux, graves, convaincus, émus,

notre parole entrera toujours, mais prononçons! Si bien que nous parlions, sans la prononciation, tous nos efforts seront inutiles. De même, travaillons à nous corriger, si nous avons quelque fâcheux défaut dans notre extérieur.

Tel fait un plongeon dans la chaire, à chaque phrase, ou oscille perpétuellement de droite à gauche. Tel autre s'agite démesurément et fait des gestes faux, montrant le parquet, quand il parle du ciel où nous tendons. Plusieurs ne font pas assez attention à ces défauts et se privent ainsi d'un élément sérieux d'apostolat. M. Hogan, dont la parole était si mesurée et si pénétrante, a écrit ces lignes d'une grande justesse : « Un excès de culture oratoire pourra parfois rendre la parole artificielle et affectée, mais l'absence de culture ne la rendra pas naturelle. Trop souvent, ce sont de graves défauts qui sont ce qu'il y a de plus *naturel* aux personnes inexpérimentées et qui rebutent les auditeurs. Lorsqu'elles essaient de parler en public, on les voit prendre un ton absolument faux, peut-être par imitation de quelque discou-

reur qu'elles ont entendu, et dont le genre est resté gravé dans leur mémoire (1). »

Remarquons ces observations : les défauts sont souvent ce que nous avons de plus *naturel*; nous avons donc à nous en défier. Ceux qui prétendent parler à l'*apostolique*, en parlant sans préparation, sans étude, sans surveillance, ceux-là se trompent. La prédication dite « apostolique » est celle qui se fait avec simplicité, sans affectation de phrases recherchées, sans prétention, mais elle n'exige pas qu'on parle sans avoir réfléchi, ni qu'on impose à son auditoire des défauts qui l'offusquent.

Autre observation : pour se corriger, se garder d'imiter tel discoureur, dont nous n'avons ni le tempérament, ni le physique. J'ai vu, pendant toute une station, un prédicateur court et gros, qui avait les gestes d'un homme grand et mince. On s'apercevait bien qu'il avait appris à gesticuler, mais le professeur, en lui inoculant ses gestes, avait ajouté aux défauts de son élève, tandis qu'il aurait dû aider ce

(1) *Études du clergé*, p. 408.

débutant à corriger les gestes qu'il faisait spontanément, en conformité avec son genre de silhouette.

Nous voudrions ajouter encore une réflexion, d'un ordre tout différent, mais dont l'importance sera facilement comprise. Abstenons-nous d'ordinaire de toucher à des sujets délicats, de ceux dont on pourrait dire :

Glissez, mortels n'appuyez pas.

N'appuyons pas. Il en est qui croient faire mieux en appuyant; je ne pense pas que l'expérience leur donne raison. Ce principe doit sans doute s'accommoder aux milieux. Dans un auditoire fermé, très homogène, on pourra dire sans inconvénient telles choses qui seraient regrettables dans un auditoire mélangé. Mais il faut faire attention qu'on ne puisse nous accuser d'aimer à remuer certaines fanges; rappelons-nous que ce n'est pas d'être éclairé en détail par le prédicateur qui fera du bien, (d'ordinaire on l'a cette lumière), c'est d'être exhorté à se détacher du mal. Or cela peut se faire sans qu'on entre té-

mérairement dans des sujets où la réserve s'impose. Il y a des mots qu'on ne doit jamais prononcer; il y a des choses qu'on ne doit jamais laisser entrevoir.

Dans une paroisse bourgeoise de Paris, un prédicateur de retraite, s'adressant aux jeunes filles du catéchisme de persévérance, se prit à leur parler d'un refuge de repenties qu'il avait évangélisé. Il avait vu là des merveilles. Passions violentes, interrompues par des brisements héroïques... *L'amour* arrivé à son paroxysme, s'inclinant devant la loi de Dieu, etc., et, après ce beau tableau, il conclut ainsi : « Eh bien, tout cela vaut plus que vos petites virginités... » — Se figure-t-on que de pareils développements soient à leur place? Quelle en eût été du reste la conclusion logique? C'est que, pour être une belle âme en ce monde, il faut commencer par être « une pas grand'chose ». De loin ou de près, ne tombons jamais dans de telles aberrations.

Nous ferons toujours du bien si, dans chacune de nos prédications, nous apportons de la clarté et de l'esprit de foi : ce sont deux conditions, naturelle l'une, sur-

naturelle l'autre, qui donneront à notre évangélisation paroissiale son maximum d'efficacité.

III. Le Catéchisme.

Chaque jour, nous constatons que les adultes ont oublié leur catéchisme. Il y a donc à mettre tout en œuvre pour que les enfants à qui nous l'apprenons le retiennent (1).

C'est sans doute une espérance chimérique que de compter sur la pénétration profonde dans tous les cerveaux. Beaucoup d'enfants se hâteront d'oublier un enseignement qui gêne leurs passions naissantes. D'autres, en butte au persiflage continu de ceux qui les entourent, subiront l'impression dissolvante de ces attaques, et en arriveront à conclure que nous leur racontons des fables,

A la campagne, où le curé se trouve souvent en face d'une unique école dans laquelle soit brutalement, soit sournoisement, on contredit à ce qu'il enseigne, le

(1) Voir, sur ce sujet, notre : *Instruction et éducation au Catéchisme*, in-12 (Lethielleux).

catéchisme se heurtera aux plus redoutables obstacles.

Dans les villes, le problème n'est pas moins compliqué. La population étant plus dense, il y a toujours un groupe d'enfants à catéchiser, parfois même un groupe important. Malgré que ces enfants paraissent venir librement, nous avons à craindre soit les entreprises de l'hostilité, soit l'enlisement de l'indifférence.

Tous les prétextes sont bons pour soustraire l'enfant aux réunions de persévérance, après la première communion. Dans les milieux bourgeois, ce sera une leçon de violon, de piano, à l'heure du catéchisme, ou bien des études soi-disant trop absorbantes pour qu'on puisse distraire la matinée du dimanche. Nous mesurons, par ces défaites, la profondeur d'indifférence de ces baptisés, qui en arrivent si vite à une sorte de dédain de leurs croyances. Il ne survit que ce que la coutume mondaine ou la superstition exige qu'on en garde : ce n'est pas épais.

Dans les classes populaires, si l'enfant n'est pas embrigadé dans un patronage,

entraîné dans un engrenage où il se retrouve, évoluant de conserve avec ses camarades, il ne saura même plus comment aller à la messe le dimanche. Ses parents n'y aideront guère, eux qui si fréquemment répondent à une dame catéchiste les exhortant à veiller sur la persévérance de leur enfant : « Il fera ce qu'il voudra ; il ira si ça lui plaît... »

Pauvres enfants ! Comme ils sont à plaindre ! Combien on en sauverait, si l'on pouvait les retenir d'une main assez ferme pour que la fascination du mal ne les saisisse pas, après que la nonchalance a préparé le terrain de l'ennemi !

Mon dessein n'est pas, en énumérant ces obstacles, de décourager le clergé paroissial des catéchismes, ni d'en prêcher l'insuccès, comme certains se sont plu à le faire, dont l'expérience catéchistique se mesurait par deux ou trois printemps. Au contraire, plus les obstacles sont redoutables, plus notre zèle doit être ardent pour lutter et mériter la victoire.

Quand, au lendemain de la Révolution, les premiers catéchismes parisiens se ras-

semblèrent dans la crypte de la Sainte-Chapelle, parents et enfants avaient un tel enthousiasme que, les uns et les autres, attendaient impatiemment le retour du dimanche ; on venait au catéchisme, comme à une fête longtemps désirée. Il y avait là pour les catéchistes un encouragement et un point d'appui solide. Nous ne sommes pas toujours aussi favorisés ; cependant il arrive, dans certains catéchismes, qu'une élite professe des sentiments de même valeur : elle sera précieuse pour entraîner la masse.

Quoi qu'il en soit, il y a une œuvre à faire, nous devons la poursuivre avec intelligence, avec une piété communicative et avec une piété qui ne se rebute de rien.

Avec intelligence ; il faut tâcher, en effet, de mettre de l'intelligence dans tout ce que nous faisons. Le catéchisme n'est pas facile ; peut-être s'illusionne-t-on parfois, en ne voyant pas combien il est malaisé de se faire comprendre des enfants, par le fait même des sujets que nous traitons. Les enfants ont peu d'idées et peu de mots à leur service : nous avons à nous mettre à

leur portée. Telle idée développée de façon trop abstraite, tel mot qui nous est familier, mais qui leur est inconnu, suffisent pour les dérouter. Tout ce que nous disons devient alors une grisaille, où lignes et ombres se confondent avec la même couleur indécise.

Je me souviens d'avoir fait venir à la fin d'une séance de catéchisme, un petit lycéen de dix ans, qui avait beaucoup remué, sur son banc ; sa mère était présente ; je demandai à l'enfant pourquoi ce remuement incessant. J'ai gardé vive impression de sa réponse. Je vois toujours sa petite figure ouverte et ses bras étendus dans un geste désespéré : « Mais, maman, je ne comprends rien ! » Cet enfant était dans un catéchisme où l'on s'efforçait de se mettre à la portée des jeunes intelligences ; il était avec nous depuis un mois ; mais il appartenait à une famille sans esprit chrétien, où personne ne lui avait jamais parlé religion. Tous les mots et toutes les choses lui semblaient inintelligibles.

Ce trait est à retenir ; beaucoup d'enfants feraient la même réponse, si on les inter-

rogeait, et, en descendant plus bas que le milieu intellectuel où j'ai choisi mon exemple, ce serait pire encore.

Dès les premiers mots du catéchisme : « Le symbole ». Les enfants n'ont jamais entendu ce mot-là, « des apôtres », on leur explique ce que sont les apôtres : ce sont des disciples, mais qu'est-ce qu'un disciple ? Les autres mots : « foi, profession de foi », tous ces mots qui nous paraissent simples, à cause de l'accoutumance, leur font l'effet de *bocardo* ou de *baralipton*. C'est de la métaphysique en chinois (1).

Ces difficultés tiennent au fond des choses. Elles existeront toujours. Le remède est dans les explications et j'insiste préci-

(1) Tous les maîtres connaissent ces difficultés. Dans une revue pédagogique, dirigée par M. Devinat, directeur de l'École normale d'instituteurs de la Seine, on cite « ces réponses des bons, de l'élite, au certificat d'études. *Qu'est-ce qu'un beffroi?* Un endroit où il fait très froid. *Qu'est-ce que Gambetta ?* C'était un homme, maintenant c'est une rue. *Qu'est-ce que les Landes* ? Ce sont des montagnes dans l'Océan », etc. (n° du 2 oct. 1909). Cela vaut la réponse de cet enfant à qui une dame catéchiste demandait : « Le dimanche, c'est le jour du bon Dieu, que doit-on faire avant tout ? — Le dimanche ?... On se débarbouille ! »

sément pour montrer combien ces explications sont nécessaires, combien il faut les rendre lumineuses et quelles ténèbres mentales nous avons à pénétrer.

Ce grand catéchiste que fut Mgr Dupanloup nous a laissé, sur ce point, plus que des conseils, des exemples, à ne pas oublier. Dans ses conférences au clergé de son diocèse sur le catéchisme, il disait : « Ne vous y trompez pas, Messieurs, il faut que le catéchisme soit préparé très sérieusement, longuement même. Pendant dix ans, sans apprendre tout par cœur, j'écrivais tout : instructions, homélies, interrogations, histoires, avis, j'ai de quoi publier sur tout cela dix volumes in-8° (1). » Ce sérieux dans la préparation, de la part d'un homme dont l'esprit était si vif et la parole si facile, doit faire réfléchir ceux qui n'ont jamais daigné écrire, et qui se bornent à donner, de chic, des explications, le catéchisme à la main. Trop souvent, ils improvisent dans un langage barbare, avec, parfois, un flux de paroles qui étourdit les enfants, les submerge,

(1) *L'œuvre par excellence ; entretiens sur le catéchisme*, p. 108.

comme si, pour nous rafraîchir, on déclanchait sur notre figure un tuyau d'arrosage.

Le pape Pie X s'élève contre cette légèreté, dans l'encyclique *Acerbo nimis* : « Il faudra que vous recommandiez sans cesse et avec instances, aux curés de ne pas improviser leurs leçons de catéchisme, mais d'y apporter une préparation soignée... Nous ne voudrions pas que, par amour de la simplicité, on en vint à croire qu'il n'est besoin pour traiter ces matières ni de travail, ni de réflexion : elle en réclament au contraire plus que tout autre genre. Il est bien plus facile de trouver un orateur parlant avec abondance et éclat qu'un catéchiste faisant une instruction de tout point louable. Donc, quelque facilité de pensée et de parole qu'on ait reçue de la nature, il faut tenir pour certain qu'on ne parlera jamais de la doctrine chrétienne aux enfants ou au peuple, avec un fruit réel pour l'âme, sans être préparé et armé par une longue méditation. » La sagesse pratique de ces graves conseils nous les fera recueillir avec plus de respect encore : il se-

rait bien désirable qu'ils pénétrassent dans tous les esprits.

Qu'arrive-t-il à ceux qui improvisent, sans aucune préparation préalable ? Ce qui arrive, c'est qu'ils font des trouvailles d'idées, semblables à celles-ci : « La grâce, mes enfants, la grâce, c'est... comme une correspondance d'omnibus ; on y correspond, comme on correspond avec une correspondance... » Et encore : « Le sacrement est un signe sacré... c'est bien simple à comprendre : comment reconnaissez-vous un marchand de vins ? Il y a un signe : c'est la pomme de pin; de même, ce qui distingue le sacrement, etc. » Notez que cette dernière explication était donnée dans une ville où la pomme de pin, « signe sacré » du marchand de vins, était inconnue. L'improvisateur avait eu une réminiscence de sa jeunesse villageoise, et il l'avait servie toute chaude, pour éclairer ses auditeurs.

Nous connaissons aussi l'improvisateur ânonnant, à la recherche de ses mots, qu'il trouve ou ne trouve pas. Il mériterait bien d'avoir la mésaventure de Sainte-Beuve, alors qu'il était maître de conférences à

l'École normale supérieure. Elle me fut racontée par l'un des normaliens du temps, témoin de la scène. Sainte-Beuve avait pris l'habitude de chercher ses mots, en hésitant : « Messieurs, disait-il un jour, saint François de Sales avait un esprit ... comment dirais-je?... un esprit... un esprit co... un esprit colom... » Un farceur vint à son aide : « Bique... Colombique ! » Ce fut un rire général, auquel le maître seul ne participa pas.

Avec une préparation convenable, il y aura du moins une moyenne honnête de clarté et de facilité de parole qu'on obtiendra. Ce sera faire intelligemment l'œuvre catéchistique : instruction, jeu de bon point, avis,

Quelle opinion donnent d'eux ces catéchistes qui se contentent de lire, dans un catéchisme expliqué, les pages qui correspondent à la leçon ? Ils prétendent qu'ils ne sauraient mieux dire. C'est trop de modestie. D'abord, ils font penser qu'ils n'ont pas voulu prendre de peine ; puis la parole vivante a toujours plus d'autorité que la lecture d'un livre. La lecture du meilleur

manuel d'instruction religieuse ne vaudra jamais un commentaire simple et clair, préparé par celui qui le donne.

Fuyons certaines locutions mystiques : le nouvel Adam, le vieil homme, l'Épouse des cantiques. Au sujet de cette dernière dénomination, l'un de nos maîtres, au séminaire de Saint-Sulpice, nous disait jadis : « Que voulez-vous que les enfants comprennent à ce titre-là ? S'ils le retiennent, ils demanderont quelle est cette dame ?... »

A côté de ceux qui ne se font pas assez comprendre, il y aurait à placer ceux qui veulent faire comprendre trop, et excèdent par des explications prématurées, qui sont de nature à étonner et à troubler les enfants. Par exemple, au sujet de la création de l'homme, du paradis terrestre, de la faute originelle, certains catéchistes, fort bien intentionnés sans doute, mais dont le zèle manque de pondération, s'essaient à donner aux enfants des opinions « larges ».

Les récits bibliques leur semblent vieillots; les Pères de l'Église ayant proposé des explications symboliques, et certains pères de famille prenant à parti ces récits bibli-

ques pour s'en moquer : la pomme d'Adam ! le serpent ! etc., ces catéchistes croient de bonne foi faire du bien, élargir l'esprit des enfants, les munir contre les objections, en traitant avec dédain les récits traditionnels, pour y substituer des opinions quelconques : darwinistes, symboliques ou autres. Ils devraient remarquer tout d'abord que, dans cet enseignement élémentaire, primaire, — car nous ne visons que les catéchismes de première communion — on doit s'interdire tout ce qui sort de la tradition, pour présenter une opinion particulière, laquelle n'est, en somme, qu'une hypothèse, sans preuve.

En outre, ils devraient réfléchir, que nulle part, on ne dit aux enfants tout ce qu'ils pourront savoir plus tard. Leur apprend-on l'algèbre à dix ans? Croit-on indispensable de leur enseigner, à cet âge, certains faits de l'histoire, certains détails de la physiologie ? S'il y a une réserve que l'on garde, des restrictions que l'on juge nécessaires, il sera judicieux de comprendre que cette conduite est indispensable dans l'enseignement de la doctrine chrétienne, quelles

que soient les moqueries qu'on ait à redouter.

Mais, d'autre part, on pourra, par quelques précautions oratoires, parer d'avance le coup de stylet ou le coup d'épingle de l'incroyance, et ainsi mettre l'enfant en garde.

Le moyen sera, tout en racontant le récit biblique, de dire : « Voilà le récit de l'Ancien Testament ; je me borne à vous l'exposer ; dans l'avenir, certains de ses traits pourront vous être expliqués avec plus de détail. Ce qu'il faut retenir aujourd'hui c'est Dieu créateur, Dieu bon, comblant de ses bienfaits le premier homme, ce premier homme révolté contre Dieu, par orgueil, privé, à cause de cela, des faveurs célestes, et léguant à sa postérité la pauvreté au lieu de la richesse. » A moins d'incroyance complète et de désir odieux de déraciner de l'âme de l'enfant ce qu'on lui apprend au catéchisme, quel est l'esprit sérieux qui pourrait prétendre que cet enseignement manque de sagesse et que nous le présentons aux enfants sous une forme absurde ? Il est à souhaiter que tous les catéchistes

réfléchissent bien, que s'ils veulent, déférant à des opinions qui leur sont personnelles, « élargir » trop vite l'esprit des enfants, ils l'élargiront si bien que leurs jeunes catéchisés diront : « Il paraît que ce qu'on a raconté jusqu'ici n'était pas vrai. » Voilà la conclusion et le succès qu'ils obtiendront. La prudence aurait obtenu mieux, sans rien compromettre des éclaircissements de l'avenir.

Faire le catéchisme avec intelligence, c'est le faire avec méthode, c'est-à-dire avoir un plan pour l'année et un ordre d'exercices, pour les séances, ordre varié qui tienne les enfants en haleine et qui mélange l'instruction à la formation de piété. Plusieurs, parmi nos jeunes confrères, se targuent d'avoir chacun sa méthode, parce que chacun a *ses* idées. Ils oublient qu'il n'y a pas cent manières de dire : « Ouvrez la porte, ou fermez-la. » De même, il n'y a pas tant de méthodes pour catéchiser les enfants, à moins qu'ils ne prennent pour des méthodes certaines bizarreries qui n'ont rien de surnaturel, ni de naturel.

Au fond de toutes les méthodes, il faut qu'on retrouve deux conditions, la clarté et la piété. Sans elles, rien ne tiendra, et sans « la manière de s'en servir », rien ne pénétrera. Or ces deux conditions sont celles des méthodes traditionnelles, depuis les catéchèses des premiers siècles, jusqu'à la codification de la *Méthode de Saint-Sulpice*, dont le pape Pie X faisait l'éloge, tout récemment, dans l'un de ses brefs.

La méthode d'enseignement et d'éducation chrétienne suppose que nous savons discipliner nos catéchisés. Un catéchisme sans discipline ne profitera pas plus aux enfants qu'une classe indisciplinée. Il est de nos confrères qui ne comprennent pas cela, ils veulent être « bons » avant tout ; il en est d'autres qui ne savent pas, qui ne s'exercent pas à cette discipline si importante. Ils font erreur, les uns et les autres. La fermeté est nécessaire dans la famille, en classe, au catéchisme. Si on *n'oblige* pas l'enfant à écouter et à comprendre, la plupart des enfants ne s'y obligeront pas d'eux-mêmes.

Dans la méthode des catéchismes de

Saint-Nicolas du Chardonnet, qui date de 1616 environ, nous voyons comment tout était prévu, de façon à atteindre le maximum d'ordre et de discipline. Les catéchistes avaient à prendre un peu plus de peine, mais les enfants devaient y gagner du recueillement. Je cite simplement quelques détails du jour de la première communion, ils donneront l'idée du reste : « Les enfants auront les mains jointes, non pas en pointe, mais étendues ou couchées en croix, l'une sur l'autre, conformément à l'ancienne discipline des chrétiens .. A la procession des vêpres, les plus petits seront en premier, et pour reconnaître le compagnon avec qui ils doivent marcher, on mettra deux lettres semblables : A, A ; B, B... Au troisième coup du salut, on allumera les cierges des enfants ; au dernier coup, on les conduira dans la nef. »

Toutes ces dispositions empêchent la dissipation et favorisent le recueillement. C'est leur but, il est fâcheux que certains catéchistes ne le comprennent pas. On devrait comprendre aussi qu'un catéchisme fait en surplis, avec dignité extérieure,

donne aux enfants une impression religieuse que ne leur donnera pas le catéchiste « bon enfant », ou celui qui ricane trop avec eux.

Si la méthode et la discipline sont souvent oubliées, il arrive que la formation de piété l'est aussi. Le bienheureux Grignion de Montfort disait qu'il « faut toujours finir le catéchisme par une exhortation touchante ». Quand il disait cela, il pensait aux enfants de la campagne, comme aux autres, or, à la campagne, que voit-on? On voit d'excellents curés qui se donnent beaucoup de peine, qui font le catéchisme tous les jours, ou au moins trois fois par semaine, qui passent le temps de la séance à faire réciter, à gronder les ignorants, à encourager les autres, et qui, jamais, ne concluent par un mot de piété. Quelques-uns disent : « Ces enfants-là sont trop *bouchés*, ce serait inutile. » Permettez, vous êtes du pays, ou du voisinage, par conséquent vous devez savoir comment prendre ces enfants : il ne faudrait pas donner l'impression que l'instituteur est seul à se dévouer à la jeunesse, et que le

curé, dans son domaine, fait les choses à moitié.

Du reste la réflexion que j'ai citée contient une grosse erreur. Êtes-vous sûrs que ces enfants difficiles à saisir par l'intelligence, ne le seraient pas plus facilement par le cœur? Je ne me fais pas d'illusion sur la tendresse de cœur des enfants, surtout dans certains milieux où la famille ne la développe pas; mais le cœur, la volonté, ont leur rôle dans l'acquisition de la foi. La grâce est là pour nous aider. Le catéchiste qui se contente de s'adresser à l'intelligence, sans chercher à toucher le cœur, celui-là n'arrivera jamais à donner aux enfants, je ne dis pas de la piété, mais même des convictions.

Par nos exhortations de piété, nous les amenons à Notre-Seigneur. Il est facile de suivre les fêtes de l'année pour leur expliquer la vie du divin Maître. Ses vertus serviront de point d'appui pour parler aux enfants des vertus qu'ils doivent pratiquer; ce sera, en même temps, leur former la conscience, œuvre si importante et qu'il ne faut pas accomplir comme on expliquerait

le code pénal : voici le délit, voilà maintenant la punition. Nous avons mieux à faire, c'est d'apprendre aux enfants à chercher le bien : bonté, douceur, travail, sincérité, par amour pour Dieu. Cela, c'est la morale chrétienne.

Apprendre à prier rentre dans la formation de piété. D'abord, réciter tout haut les prières, les réciter gravement, pieusement : ce sera une leçon qui profitera. Je n'ignore pas quelles sont les difficultés matérielles qu'on a parfois pour apprendre aux enfants à suivre la messe : du moins toutes les fois qu'on le pourra qu'on profite de l'occasion, afin que cette assistance à la messe, qui est de toute la vie, soit comprise comme un exercice réconfortant et pieux.

Quand les enfants sont peu nombreux, il est difficile de leur faire chanter des cantiques. Dès que c'est possible, qu'on n'y manque pas. Dans le camp de l'impiété, le « chant choral » est prescrit partout ; dans telle grande école normale, la journée débute par un chant — qui remplace la prière — c'est en effet à titre de remplacement qu'on a pris cette disposition. On

nous l'a empruntée, puisque, de tout temps, nos catéchismes ont connu les cantiques. N'abandonnons pas ces coutumes utiles; les cantiques, surtout si on les commente pour les faire comprendre aux enfants, leur seront profitables, de la même manière que la prière, et de plus seront une détente agréable pour ces jeunes esprits.

Que dire encore, puisqu'il ne s'agit pas ici d'un traité de pédagogie catéchistique, mais simplement de nous rappeler l'esprit qui doit nous animer? Ce qui est à dire pour conclure, c'est qu'il faut avoir une patience inaltérable, ne pas se rebuter des difficultés, accepter les fatigues inévitables de ce ministère qui a des heures rudes, énervantes, pour ceux qui ont des nerfs. Tous ces ennuis nous les accepterons avec d'autant plus de facilité que nous resterons convaincus que le catéchisme est plus que jamais l'*œuvre*, l'œuvre de sauvetage indispensable.

Puis, ne nous arrêtons pas à la première communion. De tous côtés, nos adversaires se préoccupent des œuvres post-scolaires; ne nous lassons pas de nous

préoccuper des œuvres de persévérance. Sans elles, l'édifice chancelant, bâti au moment de la première communion, s'écroulera. Pensons aux garçons que leur liberté précoce met à la merci de tous les dangers; soyons bons et doux, quand nous leur parlons en particulier, fermes et très nets, dans la parole publique : un homme d'autorité leur en impose; ils voient en lui un homme.

Pensons aux filles, afin de préparer les mères de l'avenir. Les mères sont notre meilleur appui pour aider les enfants à demeurer dans le bien. Avec elles, réserve et gravité dans les relations particulières, et, dans la parole publique, une douceur qui les persuade, et leur donne le goût de la piété.

A tous, faisons entendre le langage du cœur, non pas le langage mièvre des fleurettes et des colombes, mais celui qui s'inspire d'un viril amour de Dieu, et le traduit de façon à en donner à la jeunesse une vive impression. N'oublions pas que Notre-Seigneur nous a rappelé que le premier commandement de la loi est celui-ci :

« Tu aimeras ton Dieu. » C'est donc ce qu'il faut faire entrer avant tout dans l'esprit et dans le cœur des enfants. Et c'est à quoi doit aboutir aussi tout notre ministère d'enseignement : étude, prédication, catéchisme.

CHAPITRE IV

Notre Ministère d'Édification et de Charité

I. La Messe et les Offices.

Cette note de l'abbé Perreyve, pendant sa retraite d'ordination sacerdotale : « Je veux apprendre à regarder le saint sacrifice de la messe comme l'action fondamentale de ma vie, » est de celles que nous avons tous écrite, aux jours bénis de notre préparation sacerdotale. A travers la vie, nos convictions n'ont pas changé; mais, dans l'entraînement du ministère, avec la fièvre de certains jours très chargés, nous sommes exposés à traiter moins gravement que nous ne le devons cette action sainte. Il y a donc à nous arrêter, pour y réfléchir.

Nous n'avons pas à insister sur les motifs de la piété personnelle, puisque nous traitons de tout, ici, au point de vue du

ministère paroissial, et donc du retentissement que nos actes peuvent avoir dans les âmes qui nous sont confiées. Or les fidèles qui viennent à la messe, avec une vraie piété, tiennent à ce que la piété extérieure du prêtre corresponde à la leur; quant à ceux qui apportent à l'église plus de légèreté ou de routine que de piété, ceux-là seront plus sévères encore.

Nous connaissons le mot qu'inspirait saint Vincent de Paul à ceux qui assistaient à sa messe : « Ah! comme ce prêtre dit bien la messe! » Il est désirable que, dans nos paroisses, tous les assistants aient, à chaque messe, la même impression. Au fond, nous la leur devons.

Dire bien la messe, c'est la dire sans rapidité excessive, sans gestes désordonnés, sans éclats de voix, avec un extérieur de conviction et de piété, toutes choses qui seraient faciles à sauvegarder, si l'on prenait soin de s'observer. Du temps de saint Liguori, et, dans son pays, certains prêtres disaient la messe si rapidement que les fidèles se plaignaient tout haut : « Ces prêtres nous feront perdre la foi, avec leurs messes! »

Leur tenue à l'autel, leur hâte de bâcler la messe, donnaient l'impression qu'ils regardaient le saint sacrifice, comme une cérémonie quelconque, et ce n'était pas pour augmenter la foi des fidèles.

Mettons-nous à leur place. Ils voient à l'autel un prêtre agité, qui se démène, qui arpente à grands pas le gradin supérieur, qui regarde à droite et à gauche, qui fait les génuflexions obliques d'un enfant de chœur pressé, qui mugit sa messe, qui trace, en guise de signes de croix, ce qu'on a appelé le *circulus diaboli*, parce que ces croix, tracées du même geste avec lequel on remuerait un mélange, prennent la forme de cercles bizarres, qui rappellent les incantations magiques.

En voyant cela, que peuvent penser les fidèles ? Comment croire qu'on aidera ainsi à leur piété ? Par cette conduite, on est cause qu'ils évitent la messe de certains prêtres, prenant soin de n'y jamais mener leurs enfants, de peur que ce ne soit pour ces jeunes âmes un étonnement et un scandale. Si, avec cela, le prêtre donne la sainte communion d'une main massive et

d'un geste déplaisant, il finira par inspirer de la répulsion.

Il arrive que de bons prêtres tombent dans ces défauts, les uns par laisser-aller d'éducation, les autres par des habitudes prises inconsciemment, dont personne n'a osé leur signaler l'inconvenance et l'inconvénient. C'est dire combien, dans notre vie morale, comme dans toute notre vie, l'illusion nous guette, et que le P. Faber a eu grandement raison d'écrire un chapitre à méditer sans cesse sur les illusions de la conscience.

Il y a au moins certaines illusions, du genre de celles que je signale, dont on pourrait se préserver en s'observant, en évitant de commencer à glisser sur la pente du sans-gêne, puis en s'examinant sur la manière dont on accomplit cette grande action. Pendant notre retraite annuelle, quoi de plus simple que de reprendre les rubriques de la messe, afin de voir en détail où nous en sommes? Ce serait un exercice salutaire; nous y ferions peut-être des découvertes utiles.

Le *quod decet* indispensable à la messe

basse ne l'est pas moins dans les messes solennelles et dans les autres offices de l'Église. Tout d'abord, être exact, commencer à l'heure. C'est une habitude à prendre, une habitude morale, car elle est faite de mortification, puisqu'il faut se gêner, et de charité, car nous nous gênons pour l'utilité du prochain. L'inexactitude déplaît à nos fidèles, elle leur est d'un mauvais exemple : édifions-les donc au moins par notre ponctualité.

Il ne s'agit pas de porter dans les cérémonies une ostentation qui irait au rebours de ce que nous cherchons. D'autre part, tout le monde n'a pas le don d'être solennel — sans poser — ni d'accomplir les rites sacrés avec aisance et dignité à la fois. Quelques-uns s'excusent d'oublier les rubriques, avec d'autant plus de raison qu'ils ne les ont jamais sues. Ils diraient volontiers avec sainte Thérèse « qu'ils donneraient leur sang pour une rubrique. » Heureusement, on ne leur demande pas à chacune de celles qu'ils omettent : la source serait vite épuisée.

Tout ce que nous avons à nous suggérer

à nous-mêmes sur ce sujet, se peut résumer en ce mot : « Soyons dignes. » Si nous haussions toujours nos pensées jusqu'à cette pensée, cela suffirait pour nous aider à faire l'unité entre la dignité des mystères que nous traitons, et notre dignité extérieure.

Soyons dignes également dans notre tenue au chœur. Les fidèles nous observent volontiers. Ils cherchent à lire la foi vraie, ou la tiédeur, dans la manière de se tenir de leurs prêtres. Donnons-leur l'exemple ; prenons garde de jamais les scandaliser. Qu'ils voient transparaître toujours, par notre extérieur, les sentiments de nos cœurs.

Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Renan, parlant de son amitié avec Berthelot, s'exprime ainsi : Quand je cherche à me représenter l'unique paire d'amis que nous avons été, je me figure deux prêtres en surplis se donnant le bras. Ce costume ne les gêne pas pour causer des choses supérieures; mais l'idée ne leur viendrait pas, en tel habillement, de fumer un cigare ensemble, ou de tenir d'humbles

propos, ou de reconnaître les plus légitimes exigences du corps. » Il y a là l'expression juste de ce que le public exige de nous : un surplis, une chasuble, ne se peuvent porter comme une blouse ou une jaquette. Ce sont habits de cérémonies sacrées : nous les disqualifions, et nous nous disqualifions nous-mêmes, en les portant avec un laisser-aller choquant.

C'est ce même laisser-aller, sous une autre forme, que Bourdoise, qui se préoccupait toujours de l'édification des fidèles et de la régularité du clergé, censurait, en racontant ceci aux prêtres de sa paroisse : « J'ai une fois en ma vie mis dehors et chassé d'une église cent treize causeurs en deux heures; j'en aurais mis dehors bien davantage si le cent quatorzième qui se présenta n'eût été un prêtre bénéficier de cette église... » Il trouva dans le nouveau venu une résistance qu'il n'avait pas trouvée chez les autres. N'avons-nous jamais été ce cent quatorzième qui résiste, qui étonne, qui scandalise?

Il se pourrait bien que celui qu'on a appelé le bon La Fontaine, et qui fut un

grand moqueur et un bon sceptique, eût été scandalisé par quelqu'un des nôtres, et qu'il s'en fût souvenu pour écrire les vers suivants :

> Un mort s'en allait tristement
> S'emparer de son dernier gîte ;
> Un curé s'en allait gaiement
> Enterrer ce mort au plus vite.

« Gaiement » paraît excessif; nous croirons sans peine que les exigences de la rime ont joué au fabuliste le mauvais tour de l'obliger à aller plus loin que sa pensée. Toutefois, il se peut qu'il ait vu l'indifférence professionnelle trop marquée, qu'il ait surpris un contraste pénible entre le grand deuil d'une famille et l'air dégagé du clergé qui apportait au mort ses prières et ses bénédictions. Cela étant, le bonhomme y est allé de son coup de griffe et il l'a donné cruellement.

Son épithète, qui a traversé deux siècles pour venir jusqu'à nous, doit être retenue quand même, et nous servir de leçon — une leçon qui nous préservera. Nous ne pouvons avoir l'émotion vive d'une famille en larmes, à qui un être cher vient d'être

arraché par la mort ; mais nous avons à nous pénétrer des pensées graves qu'un tel événement inspire ; on doit les sentir dans toutes nos démarches.

Nous avons aussi le devoir de prier pour ces chrétiens dont on apporte, à l'église, la dépouille mortelle ; il faut que nous donnions à ceux qui l'accompagnent la forte impression de la foi chrétienne sanctifiant la mort, et de la mort éclairée par la lumière de l'éternité.

II. Les Sacrements à administrer.

On a défini le sublime : « Un mélange de simplicité et de grandeur fondues en un seul jet. » Par sa simplicité, le sublime atteint l'âme humaine, par sa grandeur il l'élève au-dessus d'elle-même. Ces deux caractères se retrouvent éminemment dans le baptême : le rite y est d'une simplicité admirable, les effets en sont d'une grandeur toute divine, puisque c'est la vie même de Dieu qui nous y est donnée.

Ceux qui viennent à nous pour un baptême ont-ils conscience de cette subli-

mité? Et nous-mêmes, nous préoccupons-nous toujours de leur en donner l'idée? Sans doute, nous sommes souvent édifiés de la foi sincère avec laquelle une famille vient solliciter le baptême, pour un petit enfant. D'autres fois, il y aura tant de légèreté dans l'allure des assistants que le mot de la chanson : « Un baptême est une fête pour les parents, pour les amis, » nous apparaîtra comme le mot de la situation; le sacrement n'y est qu'un accessoire. C'est à nous, par notre gravité, de tempérer l'effervescence des assistants et de les ramener au sérieux des choses; surtout ne permettons pas qu'ils se dissipent et se divertissent, tandis que nous accomplissons les rites sacrés.

Posons les questions, de manière qu'on les entende et qu'on les comprenne; faisons les cérémonies posément, sans nous donner l'apparence de vouloir en finir au plus vite. Ne supprimons rien de ces cérémonies, afin de donner à l'administration du sacrement tout son caractère : le cierge, le linge blanc, en souvenir de la robe blanche des temps primitifs, la station à

l'entrée du baptistère, jusqu'au moment où le rituel nous indique qu'il y a à se rapprocher des fonts baptismaux. Quelle fâcheuse idée de couper, avec une fantaisie que rien ne justifie, des morceaux de cette cérémonie si courte ! En faisant cela, nous lui retirons de son expression, nous la rabaissons à quelque chose qui est sans couleur et devient terre à terre. Rien de sublime ne se présente plus à l'esprit : nos paroles et nos gestes transforment ce baptême mutilé en une cérémonie insignifiante, qui a quelque ressouvenir des rites superstitieux du sorcier. Avons-nous le droit d'en agir ainsi ?

Quand nous donnons le baptême, nous avons à rédiger un acte. Appliquons-nous à le bien rédiger. Jules Lemaître nous assure, à propos de Jean-Jacques Rousseau et de ses innombrables copies si admirablement calligraphiées, que les poètes ont tous une belle écriture et qu'ils s'y complaisent. Je ne sais si la remarque est appuyée sur de bonnes statistiques. Il semblerait du moins que les poètes ne sont pas très nombreux, si l'on prend pour mesure

l'écriture. Raison de plus pour faire de son mieux et se rendre au moins lisible. C'est de la justice et de la charité : ces actes doivent faire foi ; ils constituent le premier chapitre du statut religieux d'un chrétien ; il ne faudrait pas que des prénoms omis ou des noms écorchés vinssent causer des incertitudes et même préjudicier aux intéressés, vingt ou trente ans après cet acte initial de leur vie chrétienne.

On a vu prendre la « rue du Roi-de-Sicile » pour le nom d'un parrain, devenu « Leroy de Cécile » ; et un autre : Flandre, demeurant rue des Mathurins, s'est transformé en M. Mathurin, demeurant rue de Flandre. Il y a pire encore, et j'en ai été témoin. Une mère de famille vient chercher l'acte de baptême de sa fille, pour la faire admettre au catéchisme ; sur le registre, il y avait : « Fille de père non dénommé. » La mère proteste et dit que son mariage a été célébré, tel jour, dans la paroisse même où sa fille a été baptisée, on cherche et l'on voit aussitôt quelle énorme et déplorable erreur a été commise par celui qui a rédigé l'acte de baptême.

N'est-ce pas regrettable de causer une pareille humiliation à une digne mère de famille? Si le mariage avait été célébré en province, à l'étranger, le doute serait resté, avec même peut-être de réelles difficultés pour le dissiper. De prime abord, on eût été tenté de croire à un mensonge. N'est-il pas juste d'être attentif, afin que de tels incidents ne se produisent jamais?

Du sacrement de baptême, passons au sacrement de pénitence: il est de notre ministère habituel. Son importance est grande. Nos ennemis prétendent que, par la confession, nous dominons le monde, ou du moins que nous nous efforçons de le dominer. Ils exagèrent, ils oublient que, quels que soient nos conseils, la liberté humaine reste entière, et elle le montre avec évidence. Toutefois, nous avons là un moyen efficace de porter les âmes en haut, de les aider à faire mieux, ne négligeons pas de conserver cette influence bienfaisante qu'il nous est donné d'avoir. Elle rentre parmi les fonctions les plus graves, les plus utiles de notre ministère. Ce serait

faire tort aux âmes et à Dieu que de l'abandonner.

Pourtant, il en est, parmi nous, qui disent tout haut « qu'ils n'aiment pas à confesser, que la confession leur est un fardeau odieux. » Sans doute, les journées ou les heures passées au confessionnal, à entendre, comme s'exprimait le P. Monsabré, « les éternelles redites de la conscience humaine, » finissent par peser. Nos ennemis qui, avec leur imagination en éveil, se figurent volontiers que nous prenons un plaisir extrême à entendre ces confidences d'âme, devraient se douter — s'ils réfléchissaient — de la fatigue intense qu'il y a, à être dans une sorte de cercueil, entre quatre planches, et à passer, en quelques minutes, d'une conscience à une autre, d'un état d'âme à un autre état d'âme — avec les responsabilités graves qui dérivent pour nous de chaque confession.

Cette fatigue morale et physique ne justifie pas ceux qui se dégagent si facilement du devoir de confesser, ceux surtout qui, à la campagne, n'ont guère, dans une année,

qu'un petit nombre de confessions. Pourquoi les écarter? Pourquoi décourager ces fidèles? Et pourquoi donc sommes-nous prêtres?

A la ville, où le fardeau est plus lourd, ce serait manquer au plus élémentaire devoir que de s'y dérober. On se dérobe en somme, parce qu'on est égoïste, parce qu'on redoute la fatigue et l'ennui.

Pensons à ceci : au confessionnal, nous sommes, selon les comparaisons souvent usitées, juges et médecins des âmes — et cela en participation de l'action même du Christ. Or, croit-on, que, dans les tribunaux, un juge, qui voit passer, pendant plusieurs heures devant lui, les causes les plus banales, les plus ennuyeuses, les plus déplaisantes aussi parfois : vol de lapins, filouterie d'aliments, bataille entre ivrognes, etc., car enfin, avec quelques causes plus grossières, voilà le bilan de ce qui défile habituellement sous les yeux de la plupart des juges ; croit-on que ce soit vraiment intéressant ? Loin de là, c'est la monotonie la plus constante, et du côté des personnages et du côté des causes. Ces juges n'auraient-ils pas le droit de dire eux aussi « qu'ils n'aiment pas

juger »? Notre rôle de juge n'est-il pas beaucoup plus intéressant que le leur? Parmi nos « accusés », nous en avons au moins à qui nous faisons sûrement du bien.

Le prêtre, au confessionnal, est médecin. Regardez donc les médecins dans un dispensaire, où ils voient se succéder les laideurs, les horreurs, les plaies puantes et le reste. Le rôle de ce médecin est-il plus intéressant que le nôtre? Convenons au moins que l'exercice de notre fonction n'est pas aussi répugnant. Ce médecin rend-il plus de services que nous? Guérit-il plus sûrement?

Si nous voulions penser à cette comparaison et à ces deux professions, nous nous apercevrions bien vite que nous sommes injustes, en réclamant, et que, à côté de nous, il y a des hommes qui exercent sous une autre forme, le même genre de fonction, sans tant gémir, et surtout sans fuir leur devoir.

Ce devoir, il est donc à accepter. S'il est pénible, il ne nous sera que plus cher : nous sentirons mieux que nous cherchons là

l'œuvre de Dieu, et non pas notre plaisir personnel.

Faut-il, pour faire du bien, s'attarder dans de longues confessions ? Un excellent prêtre disait : « Il faut bien instruire les ignorants — et tous sont des ignorants. » Avec ce principe, il fatiguait au lieu d'éclairer, et la fin de ses *Moralia* en faisait oublier le commencement. Je crois que, à tous les points de vue, il sera mieux que la station du pénitent au confessionnal soit courte. Qu'on me comprenne bien : il n'y a pas à expédier les confessions, sous prétexte de brièveté, ce ne serait plus remplir notre mission. Mais ne perdons pas de temps, écartons les inutiles propos, faisons condenser les dissertations trop longues. Je me souviens d'un homme qui, venant se confesser pour la première fois depuis plusieurs années, m'aborda en me disant : « Vous savez, j'en aurai pour trois quarts d'heure. — Non, lui répondis-je, trois minutes... » De fait, en élaguant toutes les circonstances inutiles et en ramenant cette conscience au fond des choses, nous abrégeâmes, j'estime que ce fut pour son plus grand

bien : il ne noya pas ses fautes dans un flot de paroles, et de la sorte il les vit mieux. Je parle ici, en pensant aux pénitents loquaces ; à plus forte raison, cela est-il applicable aux scrupuleux, mais nous avons tous appris des maîtres de la vie spirituelle, comment traiter leur maladie.

La confession faite, soyons courts et pratiques. Il ne s'agit pas de redire à chacun une petite homélie sur la fête du lendemain. Nous avons mieux à faire. L'homélie est pour la chaire ; que si nous voulons nous inspirer de la fête, tirons-en des conclusions pratiques, pour le bien de l'âme à qui nous nous adressons. Combien de fois des pénitents, à qui l'on pourrait faire du bien, s'écrient avec regret : « Mon confesseur ne me dit rien ! » Il dit bien quelque chose : « Fuyez le mal, pratiquez la vertu. » Conseil excellent, on ne saurait mieux dire, mais il y a la manière, et c'est la manière qui manque.

La manière serait de reprendre en quelques mots les fautes accusées, pour en souligner la gravité ou le danger. Au moins le pénitent emporterait de sa confession un

souvenir personnel. Ou bien, toujours en peu de mots, il y aurait à répéter l'*Ascende superius*, en appuyant le conseil sur des motifs pressants. C'est ainsi que nous rendrons utile l'administration du sacrement de pénitence. Il y aura là une direction, sommaire sans doute, mais beaucoup ne peuvent en porter davantage. Nous aurons fait du moins le bien à faire.

On compte, dans le fardeau que nous impose la confession, la collection de ces âmes incolores, rachitiques, d'une nullité extraordinaire. Nous ne pouvons pas demander à toutes les âmes d'avoir l'éclat du diamant; elles n'en ont pas moins, devant Dieu, leur valeur. N'avons-nous pas vu, dans des familles, ces enfants laids, malingres, bêtes, qui n'inspirent guère d'affection qu'à leur père et à leur mère ? Quand nous rencontrons, dans la paternité des âmes, des consciences qui ressemblent à ces avortons ou à ces rachitiques, rappelons-nous que nous leurs devons ce que doivent le père et la mère à leurs enfants, et nous le leur devons, au nom du Père du ciel que nous représentons.

Nous l'avons déjà fait remarquer, c'est une des ressemblances les plus touchantes, de notre apostolat paroissial avec celui de Notre-Seigneur, que ce trait de jeter le filet, sans faire de choix. C'est aussi l'une des difficultés de notre ministère. Quand on opère dans une petite chapelle, avec un public conquis d'avance, qui est persuadé de la vaste intelligence et de la haute sainteté de ceux qui l'évangélisent, il n'y a que consolation et succès. Ce n'est pas ainsi que fit Notre-Seigneur ; acceptons donc, comme lui, les difficultés de notre tâche.

Mais d'autre part, ne négligeons pas les « convertis ». La direction des âmes est l'*ars artium*. Ne prétextons pas sa difficulté pour en priver les âmes qui viennent à nous avec confiance et pourraient, si nous les suivons avec intérêt, progresser beaucoup dans la vertu. Quand nous sentons des énergies qu'on peut éveiller, de la générosité, du cœur pour Dieu, travaillons à développer ces précieuses conditions morales, afin de pousser en avant ces âmes chrétiennes.

L'expérience est nécessaire à ce travail.

Elle viendra. Commençons par être judicieux et sérieux, attachant les âmes à leur devoir, ce qui, de tout, est le principal. Puis cherchons, dans des lectures de piété, pratiquées avec suite, à renouveler et à augmenter en nous le sens du bien à réaliser.

Nous avons, dans le *De cura pastorali* de saint Grégoire, toute la 3e partie : *Qualiter rector bene vivens debeat docere et admonere subditos*, qui, en quarante chapitres, nous présente un ensemble d'observations précieuses sur la thérapeutique à appliquer aux diverses maladies de l'âme, aux états de conscience que nous pouvons rencontrer. On a aussi publié un ouvrage posthume de Mgr Isoard (1) qui, dans un petit nombre de pages, renferme de judicieux conseils, pleins de sagesse, et de nature à développer l'expérience. Utilisons ces lectures, méditons-les — car lire ne suffirait pas — et nous fournirons à notre zèle le moyen de faire du bien.

Arriverons-nous, comme saint Alphonse

(1) *Comment il faut parler aux âmes*, in-12 (Lethielleux).

de Liguori le disait lui-même, à ne jamais renvoyer un pénitent sans l'avoir absous? J'en doute : pour que le saint docteur ait pu agir ainsi, il fallait que sa sainteté eût raison de toutes les résistances. Nous ne pouvons pas nous flatter d'un tel succès. Et, ici, il n'y a pas à nous diviser en esprits larges et esprits étroits. Il y a des règles morales qu'il faut observer, que nous ne pouvons pas interpréter, en les élargissant outre mesure, par une condescendance qui n'est bienfaisante ni aux âmes, ni à la morale. Que nous soyons miséricordieux pour les habitudinaires du chocolat et du sucre d'orge, qui prennent des résolutions, et, malgré cela, ne résistent jamais à la séduction d'un bonbon, la matière n'est pas grave. Mais, s'il s'agit d'autres habitudinaires qui cassent le fil par lequel ils sont retenus hors du devoir, huit jours avant leur confession, pour le reprendre huit jours après, le cas est fort différent. Il semble difficile d'admettre qu'il y ait deux manières de le juger. J'ai été témoin, plus d'une fois, de l'étonnement que causait à certains jeunes gens le laxisme de tel con-

fesseur : « Moi, je ne comprends pas, disaient-ils, à moins qu'il n'y ait deux morales. »

Je le répète, il n'y a pas ici de question libre, de rigorisme ou de laxisme. Il y a des règles, lesquelles si nous ne les observons pas, conduiront à la morale relâchée, et ce sera pour le plus grand dommage des âmes. Notre-Seigneur est miséricorde et bonté, mais il ne peut permettre que le mal s'étale, continué, voulu, mal regretté, en même temps que le pénitent lui dit : « Seigneur, je ne veux que votre volonté. » Il y a là une contradiction et une sorte de dérision.

Nous avons, dans nos grandes villes, une épine qui nous déchire plus qu'à la campagne, c'est celle de la confession des mariés. A Paris surtout, c'était une des croix douloureuses du prêtre de garde.

Les uns arrivent en ricanant, les deux futurs ensemble, échangeant des regards équivoques ou moqueurs. Tel autre vien nous dire avec naïveté ou cynisme : « Combien *que c'est* le billet de confession? — Combien? — Pour sûr que ça s'achète :

mon camarade m'a dit qui l'avait payé 3 francs. » Impossible de persuader du contraire, et l'on en a vu, qui, obligés de se confesser, s'en sont allés s'asseoir sur l'accoudoir du confessionnal, présentant ainsi, à la grille qu'on ouvre, autre chose que leur visage.

Quelle tristesse ! Que sera cette vie du mariage qui commence par des actes religieux accomplis de la sorte ! Il y a des circonstances où il est presque impossible de faire le moindre bien. Du moins, nous serons prudents pour ne rien brusquer. Il faut se rappeler qu'il y a tout un poids de préjugés, de mensonges, de calomnies qui opprime ces malheureux, et que même il leur a fallu quelque reste de sentiment religieux pour qu'ils viennent à nous. C'est le cas de nous rappeler la parole biblique : « Ne pas éteindre la mèche qui fume encore. » Elle ne brille plus, elle ne brûle plus, elle jette une lueur tremblante, en fumant de façon malodorante : ne l'achevons pas.

Que de fois cependant il arrive qu'on obtient mieux qu'on ne pensait, avec de la

gravité, de la douceur, de la bonté! Le cours de spiritualité ne doit pas être bien long, ni bien détaillé : Dieu, le devoir, l'éternité, la première communion. Voilà en quelques mots, les pensées qu'on peut présenter, en langage simple.

Il y a de ces âmes, ironiques d'abord, plutôt par bêtise, qui, pour un instant, deviennent graves, parce qu'on leur parle gravement. Elles se retireront ensuite avec une bonne pensée au cœur, et avec un bon souvenir de cette confession rudimentaire, qui leur a donné en somme une impression religieuse.

Je n'oublie pas les confessions d'enfants, occupation sérieuse et préoccupation importante. Dans certaines paroisses, on serait tenté de se décourager, à cause de la lourdeur de ces pauvres enfants qui paraissent tout englués de terre et de boue. Ils donnent l'idée exacte de l'*animalis homo*. Est-ce de leur faute? Pour peu qu'on s'occupe d'eux, ils se dégageront de cette masse pesante, comme la pépite d'or se tire des cailloux et du sable où elle était cachée. A la campagne, il faut penser que

ces enfants, qui paraissent si épais, seront plus tard des paysans madrés, moqueurs, méchants, parce qu'ils prendront la ressemblance des autres, dans nos villages devenus si peu croyants. C'est une raison de plus pour insérer dans cette jeunesse un peu de cette grandeur morale que l'action d'un bon prêtre peut arriver à y faire pénétrer. C'est plus facile encore là où il n'y a que peu d'enfants à confesser.

Dans nos villes, la difficulté vient du grand nombre et de la nécessité d'en confesser beaucoup à la suite : elle vient aussi des dispositions si fragiles de ces enfants, de la tendance de plusieurs à tourner tout « à la blague », du travail mauvais qui se fait dans leurs familles, ou dans leurs écoles, contre le catéchisme.

Tout cela est entrave et obstacle, mais ce ne sera pas entrave décisive, ni obstacle insurmontable pour le zèle sacerdotal. Dans l'enfant, voyons toujours l'avenir, c'est le moyen de renouveler notre ardeur et de comprendre avec plus de justesse l'importance de l'œuvre. Cette pensée nous empêchera de nous décourager. Avec

beaucoup d'entre eux, on travaille dans les ténèbres, ce sont des natures impénétrables, où rien ne vibre, où l'on ne voit surgir aucun sentiment ; semons quand même le bon grain : Dieu est là pour le faire germer.

N'écoutons pas la lâcheté qui nous prêcherait l'irrégularité ; au contraire, soyons réguliers dans l'accomplissement de cette fonction. C'est notre action continue, persévérante, qui pourra produire les résultats les plus sûrs. A force de dire à un enfant une bonne parole, de lui inspirer de bons sentiments, des motifs sérieux d'action, il y a bien quelque chose qui restera. Si rien ne reste, nous aurons du moins fait notre devoir et si ces âmes se perdent, nous pourrons nous dire, devant Dieu, que nous avons tout fait pour empêcher ce malheur.

Puisque, par le sacrement de pénitence, les âmes viennent à nous, avec la pensée de recevoir un conseil, un reproche, profitons-en donc pour faire l'œuvre de Dieu et donner à ces âmes chrétiennes tout ce que notre cœur de prêtre peut

leur donner de plus beau et de plus ferme.

J'ajoute à ces considérations sur les sacrements quelques mots concernant le mariage ; ce qui concerne l'extrême-onction viendra dans un autre chapitre.

Beaucoup de ceux qui nous abordent, dans nos villes, pour traiter d'un mariage sont à ranger parmi les infortunés *qui ignorant et errant*; aussi n'est-il pas surprenant qu'ils arrivent avec cet air frondeur, dédaigneux, impertinent, qu'affectent nombre d'entre eux. Il y a à se rappeler, comme nous le disions en parlant de la confession des mariés, tout ce réseau de préjugés qui les enserre et à remercier Dieu qu'ils ne se soient pas détournés plus complètement de l'Eglise. Traitons-les avec la condescendance qu'on donne à des infirmes. La patience a souvent de quoi s'exercer contre les mensonges, les résistances qu'ils opposent aux demandes les plus simples ; c'est le cas d'en avoir une inépuisable provision. Nous ne pouvons la dépenser dans une meilleure occasion, et, en le faisant, nous leur laisserons l'im-

pression d'une bonté à laquelle au moins quelques-uns seront sensibles.

Quant à la réception du sacrement, si simple que soit la cérémonie, donnons-lui un cachet de dignité, qui en fasse un acte religieux important, tout différent, dans l'appréciation et le souvenir des intéressés, de la cérémonie civile. Ce sera faire une bonne œuvre et profiter d'une occasion sûre pour faire du bien. Ne négligeons pas de lire au moins les quelques conseils du rituel, afin que les plus humbles et les plus inconnus aient, pour cet acte grave de leur vie, des paroles qui les éclairent sur leurs devoirs.

En d'autres circonstances, nous aurons à adresser un discours plus personnel aux mariés. C'est un genre littéraire qui gagne à se produire avec le charme de la brièveté. Généralement, l'assistance en a de la gratitude.

Je me rappelle avoir assisté au mariage du fils de Gounod. C'était à la Trinité. Mgr Gay, évêque d'Anthédon, bénissait le mariage. Il avait été camarade d'enfance de Gounod, au lycée Saint-Louis; leur amitié

datait donc de loin. En chape et en mitre, debout sur les degrés du sanctuaire, le prélat fit une savante et théologique dissertation sur le mariage, l'opposant au divorce, dont la loi n'était pas encore votée.

Gounod, le coude appuyé sur le bras de son fauteuil, la tête dans sa main, le visage largement éclairé par ces yeux expressifs, qui lui donnaient une si grande intensité de vie, paraissait en extase.

Mais l'orateur parla pendant trois quarts d'heure, « criant » son discours d'une voix stridente, et il arriva que, dans cette grande église, bondée d'une foule qui s'entassait, presque personne n'entendit. Quand il eut fini, tandis qu'il remontait les marches, ce fut, dans cette assistance immense, un « ah ! » de soulagement qui sortit de toutes les poitrines. J'avoue que j'ai gardé un souvenir pénible d'un tel irrespect, dont heureusement le pieux évêque n'eût pas conscience. Cela prouve du moins qu'il est dangereux d'être long, même quand on a belle et grande réputation.

Éviter d'être long sera donc un avantage à se donner. Il y a encore autre chose à

éviter, c'est de parler de travers, en disant trop de bien, ou en disant des choses qu'on ne devrait pas dire. Il est dans les usages de jeter quelques fleurs sur la famille, sur les fiancés. Rien d'illicite, en ceci, et nous y serions engagés par ce que nos manuels de théologie appelaient *praxis piorum*. Mais évitons qu'on ne s'écrie : « Trop de fleurs, trop de fleurs ! »

Ce sera tel imprudent qui parlera de l'union si tendre, si admirable, d'une famille où la division la plus déplorable règne depuis longtemps ; un autre célébrera la piété vive d'un père de famille, qui se borne à accompagner sa femme à la messe, ou bien il vantera sa douceur, son dévouement, alors que chacun sait qu'il est le despote dont les fantaisies asservissent toute la maison. Pour un autre, le jeune homme, fêtard avéré, sera le modèle de toutes les vertus, et la jeune fille, pimbèche asticotante, réunira toutes les qualités sympathiques de la chrétienne modeste et timide. Nous disons là ce que nous avons entendu. Nous avons même entendu, au mariage d'une veuve, le célébrant consacrer tout

son discours à l'oraison funèbre du mari défunt. C'était, on en conviendra, précisément le contraire du discours à faire.

Parmi les choses à éviter, disons qu'il faut avoir soin de ne pas « madrigaliser » Certains sujets ne doivent pas être abordés ; il n'y a pas à faire la psychologie de sentiments qui, délicats et intimes, demandent qu'on ne les produise pas au grand jour d'une publicité intempestive.

J'ajoute qu'il est aussi gros, aussi lourd, de « taper » sur la loi civile, que de disserter sur le mariage, « en tant qu'apaisement de la concupiscence. » J'aime mieux ce brave prêtre, originaire d'Alsace, qui, mariant un vieux colonel, avec une dame mûre, commença d'une voix profonde : « Mon *Golonel*, vous aurez l'amour de *Matame ; Matame*, vous aurez l'amour de mon *Golonel.* » C'était simple et sans artifice ; les vieux amis présents dodelinèrent de la tête avec satisfaction, tant la bonhomie de l'orateur était évidente, aussi put-il, sans difficulté, continuer sur ce ton.

Ces discours de mariage, intempestifs par leurs louanges, inconvenants par leurs dé-

tails, que de critiques, que de moqueries ils excitent, dans le groupe le plus rapproché des mariés qui, nous devons nous le rappeler, est toujours, à ce moment, en liesse, en fête, en légèreté, tout prêt à ricaner !

Au lieu des phrases pompeuses, amphigouriques de quelques-uns, au lieu de cette emphase avec laquelle on embouche la trompette, pourquoi ne pas se contenter de parler en prêtre ?

Il en est qui se font une gloire de ne s'être jamais répétés dans leurs discours de mariage. Admirons, n'imitons pas. « L'important, disait un homme de grand sens, n'est pas de dire toujours des choses nouvelles, mais de répéter souvent les choses justes. » Cette réflexion est à noter pour nous dont le but sera toujours l'apostolat et non pas le snobisme littéraire. Insistons sur l'union des cœurs, qui est le devoir et qui sera la joie ; rappelons qu'elle deviendra d'autant plus intime et profonde qu'elle sera fondée sur de solides vertus, et que ces vertus doivent renouveler leur vigueur dans la piété chrétienne, commune aux

deux époux. Ce sont les meilleurs conseils à donner, à répéter sans cesse, et c'est en les donnant, que nous sentirons qu'ils répondent à la pensée, dont se doit inspirer notre apostolat paroissial : faire du bien.

III. Les malades et les pauvres.

La sollicitude de Notre-Seigneur envers les malades éclate à toutes les pages de l'Evangile, où nous le voyons se pencher, avec tant de bonté, sur la souffrance humaine pour la soulager. Cet esprit du divin Maître doit être le nôtre, et c'est avec la même sollicitude du cœur que nous avons à aborder les malades, dans notre ministère.

Les malades sont une portion choisie de notre famille paroissiale : ils souffrent ; à ce titre, ils méritent notre compassion ; quelques-uns d'entre eux sont condamnés, la mort va les saisir, aidons-les à franchir cette dernière étape. C'est à nous qu'il appartient de leur donner cette vivifiante impression, si profondément consolatrice :

Tout commence ici-bas, mais tout finit ailleurs.

Puis, dans nos visites de malades, n'avons-nous pas à apercevoir le divin Maître, caché, pour ainsi dire, sous les traits de ces infortunés? Il a dit : « J'étais malade et vous m'avez visité », nous indiquant ainsi que c'est à lui que va notre sollicitude, à travers ce malade, et qu'il sera la reconnaissance vivante et la récompense de notre charité.

A vrai dire, notre ministère auprès des malades est parfois singulièrement attristé par la façon dont il nous est donné de le remplir. On nous appelle; il faut venir, vite, très vite, et nous trouvons un malade dans le coma. On a attendu exprès l'heure où il avait perdu toute connaissance.

Rien de plus douloureux pour un cœur de prêtre, que la conduite de ces familles qui traitent avec une telle insouciance ceux qu'elles ont le plus aimés. Et l'on répond, quand nous exprimons un regret d'avoir été appelé si tardivement : « Il était si bon!... Il n'a fait que du bien pendant sa vie, rien que du bien... » Ce n'est pas le moment, au milieu d'une famille en larmes, d'élever une objection contre la perfection

absolue du malade, qui, plus d'une fois, a causé à ses proches les ennuis les plus cuisants — on regarderait nos paroles comme une impiété cruelle. Aussi, découragés d'une telle aberration du bon sens, n'avons-nous guère d'autre parti à prendre que celui de nous taire, et de prier pour ces aveugles.

Cette situation que nous rencontrons si souvent, à la campagne comme à la ville, doit nous montrer la nécessité, quand nous parlons de l'extrême-onction, d'insister sur ceci, que le malade sans connaissance ne bénéficiera des effets purificateurs du sacrement, que s'il a eu un sentiment voulu et conscient de regret. Ils sont nombreux les fidèles qui ne comprennent pas cette vérité, et je sais tel vicaire qui a été dénoncé par l'un de ses auditeurs, pour l'avoir enseignée. Le dénonciateur, aussi zélé qu'ignorant, prétendait que le sacrement agit toujours, qu'il opère mécaniquement et qu'on tombe dans l'hérésie, en enseignant le contraire. C'était donner le salut à bon marché : toute une vie réparée, sans que le malade ait eu la moindre pensée de se

tourner vers Dieu! Il ne nous appartient pas de limiter la miséricorde divine, ni de pénétrer ses touches mystérieuses, mais ne cessons de rappeler que, dans l'œuvre rédemptrice, la liberté de l'homme doit correspondre à la bonté de Dieu, pour que le but soit atteint.

Notons ici une observation que font universellement les médecins, c'est que certains malades dans le coma peuvent entendre. A cause de cela, un médecin prudent recommandera qu'on s'abstienne de parler tout haut de santé ou de danger auprès du lit de ces malades. Cette possibilité d'être entendu par le patient doit nous engager à lui adresser quelques paroles pour l'exciter au regret, à l'amour de Dieu, à l'acceptation de sa volonté sainte. Ce sera peut-être le moyen dont Dieu se servira pour inspirer à l'âme de ce moribond les réparations nécessaires.

D'autres fois, tristesse plus grande encore, c'est après la mort qu'on nous appelle. On est bien sûr ainsi de ne causer aucun effroi au malade, et l'on pourra, grâce à cette comédie, inscrire sur les

lettres mortuaires : « Muni des sacrements de l'Église. » Sans doute, il y a des surprises cruelles, la mort est arrivée, alors que le malade semblait devoir se prolonger encore. Nous tombons au milieu d'une famille consternée, qui réclame notre ministère quand même. Que fàire? Ne pouvons-nous pas, nous rappelant le principe : *sacramenta propter homines*, « risquer » le sacrement, en pensant que la mort, malgré les apparences, n'a pas encore fait toute son œuvre et que la vie n'a pas disparu totalement? S'il est un cas où l'on peut suivre une opinion large, c'est bien celui-ci. Il vaut mieux donner le sacrement inutilement, plutôt que de nous exposer à priver de ses grâces une âme qui avait grand besoin de ce dernier secours de Dieu.

Heureusement, notre ministère a des consolations plus sûres. Il est des malades qui nous apprennent ce que nous avons à désirer nous-mêmes, pour bien mourir. Nous voyons se réaliser, en eux, le mot d'un ancien : *Mens divinior fit*, leur âme s'élève, s'épure, se divinise. Nous avons à

diriger, à aider, pour que le malade réalise plus sûrement cette ascension vers Dieu. Travaillons-y de tout notre cœur.

Mais que ce soit toujours avec prudence. La rudesse serait cruelle. Ce serait oublier la parole de la Sainte Ecriture sur « le pontife qui sait compatir. » De même que le médecin, digne de sa mission, touche et manie son malade de façon à lui éviter d'inutiles souffrances, de même le médecin de l'âme doit avoir du tact et de l'habileté.

Qu'avons-nous à procurer? Nous avons à amener l'âme du malade à « faire la volonté de Dieu ». Cherchons avec douceur à atteindre ce but : il n'y en a pas d'autre à viser. Saint François de Sales disait que « Dieu ne peut damner éternellement une âme qui sort de ce monde, avec la pensée de faire sa sainte volonté, » et il blâmait ceux qui fatiguent les malades par un zèle inconsidéré : « Il souffrait avec peine de voir que l'on tourmentât un pauvre agonisant de longues exhortations. Ce n'est pas, disait-il, le temps de prêcher, ni même de le faire prier longuement : il le faut seu-

lement maintenir en l'air de la divine volonté qui doit être son éternel élément et son occupation perpétuelle dans le ciel (1). »

Nous trouvons les malades dans des états d'âme très différents. Pour les uns, il y a beaucoup à faire, parce que l'âme est toujours restée dans un terre à terre qui la rend réfractaire aux grandes envolées. Il s'agit de la former, de l'élever, de la spiritualiser : c'est une œuvre grande et belle. Il y a des malades qui se prêtent admirablement à ce travail et quelle consolation pour nous de voir ce que la grâce peut faire avec l'aide de notre ministère !

Alors que peut-être, au premier moment, ces malades étaient dominés par la crainte, par une appréhension inquiète de secours religieux qui leur semblaient les préparatifs de la mort, nous les voyons peu à peu y trouver la consolation la plus douce. C'est à nous de ne pas mettre obstacle à ces heureux effets, en craignant de proposer la sainte communion et surtout l'extrême-

(1) *Esprit de saint François de Sales*, partie 2, sect. 5.

onction ; au contraire, conduisons-les toujours plus haut, pour les mettre en plus intime communication avec Dieu.

Tandis que, au milieu de leurs souffrances, certains malades se découragent et qu'il faut sans cesse les remonter, les encourager, par la pensée de Jésus crucifié, à souffrir vaillamment, d'autres nous donnent le spectacle consolant d'âmes qui déjà chantent le cantique de la vie éternelle : *O quando lucescet tuus qui nescit occasum dies !* Dieu leur donne cette sérénité bienfaisante, qui est un si doux réconfort pour se préparer à la vie sans fin.

Même lorsque nous ne voyons pas ces hautes et solides dispositions, ne nous rebutons pas. Il y a des âmes chez qui n'apparaît jamais la beauté des sentiments. L'important c'est qu'elles en aient l'essentiel : Dieu ne leur demande pas davantage. Aidons, comme font les anges, dans la belle vision du *Pasteur d'Hermas*, à polir ces pierres vivantes, frustes et rugueuses, pour qu'elles puissent entrer dans la structure de la cité céleste.

*
* *

Passer des malades aux pauvres, c'est passer d'une souffrance à une autre qui attire, elle aussi, notre affectueuse sollicitude.

Le soin des pauvres nous est enseigné par l'Evangile. Notre-Seigneur, en donnant comme l'une des marques de sa mission : *Pauperes evangelizantur*, nous indique l'importance qu'il y attache. Il recommande le détachement des richesses par le *Beati pauperes spiritu*. Il le pratique, en même temps qu'il le conseille, et, dans les ardentes supplications de saint Vincent de Paul, en faveur des pauvres, comme dans le discours de Bossuet, sur « l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise », nous reconnaissons la tradition évangélique.

Dans notre ministère paroissial, nous les rencontrons, avec la diversité de leurs misères, ces pauvres que le Christ a pris sous sa protection et pour ainsi dire dans son cœur. Distinguons cependant, afin de ne pas nous égarer dans des généralités, entre

la pauvreté et la misère. Si nous appelons du nom générique de pauvres, ceux qui manquent de tout, il n'en reste pas moins que dans l'acception commune, l'homme pauvre est celui qui n'a pas le luxe ou la surabondance des biens, mais qui peut cependant vivre sans privation grave, tandis que la misère amène privation et souffrance. Pour nous donc ici, le pauvre c'est celui qui est dans la misère, ou qui est près d'y sombrer.

Entre prêtres accoutumés à penser aux souffrances humaines, avec un cœur compatissant, nous n'avons pas à nous dissimuler certains traits qui parfois arrêteraient la charité dans nos cœurs — tandis qu'elle doit y rester intacte.

D'abord, ne demandons pas la reconnaissance. Nous ne la pratiquons pas envers Dieu, comme nous le devrions, souffrons que les créatures nous rendent l'ingratitude que nous donnons à notre créateur. Soyons sûrs du reste qu'elles le feront libéralement. Heureux encore, si, les circonstances aidant, nous ne faisons pas d'un obligé un ennemi.

Puis, quand on y regarde de plus près, en s'efforçant d'apporter un remède efficace à la misère, on s'aperçoit bien vite que, trop souvent, il y a, soit des tares, soit au moins des infirmités morales, avec lesquelles il faut compter, parce que nous n'arriverons jamais à les guérir. Les uns sont faibles d'esprit, et de plus, faibles de corps, comment pourraient-ils s'en tirer ? Ils ne sont pas capables de porter des fardeaux, ils sont aussi incapables de mettre en ligne deux idées justes. D'autres n'ont rien appris, ils sont maladroits, n'ont pas d'esprit de suite, aucune ténacité. Ils trouveront temporairement une place quelconque. Jamais, leur vie ne sera assurée. Ce sont des infirmes, et ils pullulent. De là l'échec des sociétés d'assistance par le travail, plus encore du côté des femmes.

Ces malheureux ne savent pas travailler, ne veulent pas travailler. Le travail les dégoûte, et s'ils font, pour commencer, une heure de besogne à peu près sérieuse, la seconde heure, et les suivantes surtout, les retrouveront nonchalants et incapables.

Encore une fois, ce sont des infirmes, il faut en avoir compassion.

Le médecin soigne le blessé qui s'est cassé la jambe en tentant une prouesse stupide ; on soigne le phtisique qui a pris la maladie, à force d'imprudences. Soignons, nous aussi, ces blessés, ces phtisiques de l'âme, avec la même condescendance.

Les socialistes qui veulent régler au cordeau la cité future, en donnant à chacun sa suffisance et son « petit travail », s'apercevraient vite, en regardant de près ces infirmes, qu'ils ne seront pas même capables du « petit travail », qui leur mériterait la suffisance. D'où il ressort que, si l'on veut voir les choses humaines, non pas selon les théories abstraites, mais pratiquement, la charité sera toujours indispensable, comme la bonté du cœur, pour rendre la terre habitable.

A côté de ces ratés de l'intelligence ou du jugement, il y a ceux que la vie éprouve par la maladie, le chômage, le salaire insuffisant, les charges de famille, ceux qui sont écrasés momentanément et qu'une

aide intelligente peut relever. Comme ils doivent exciter notre intérêt ceux-là ! Nos œuvres paroissiales ont, dans leurs attributions, de porter remède à ces situations, mais notre action, notre bourse personnelle ajouteront, dans certains cas, ce que le mécanisme de l'œuvre ne lui permet pas. Tous nos efforts doivent tendre à empêcher de tomber ou à relever quand le faux pas a été fait, et, si peu de reconnaissance qu'on nous témoigne, nous serons suffisamment payés, si nous avons pu empêcher de braves gens de se décourager et de maudire la vie. Ecoutons notre cœur, ne lésinons pas, puisons dans notre caisse. Ne soyons pas de ces avares qui aiment le prochain avec leur cœur peut-être, mais jamais avec leur bourse.

Pouvons-nous être assurés qu'on ne nous trompera jamais? Non, ceux-là seuls qui ne s'occupent pas des souffrances humaines, ou qui s'en occupent accidentellement, peuvent se flatter de n'être jamais « attrapés ». Il n'en sera pas ainsi de nous, dont la volonté constante est de chercher le bien à faire. Tâchons du moins que ce

soit le moins possible. Dans nos villes, à Paris surtout, l'ingéniosité de ceux qui veulent nous voler par persuasion est remarquable, et ils doivent s'amuser prodigieusement des succès de leurs stratagèmes. Il est des trucs fort bien agencés : histoires d'une vraisemblance absolue, lettres fort joliment tournées d'académiciens, de protecteurs importants, avec l'écriture reproduite à s'y méprendre ; puis c'est le monsieur décoré qui a perdu son porte-monnaie, la femme du monde qui poursuit un procès et a tout donné à son avoué, sans s'en apercevoir, de sorte qu'elle sollicite un prêt momentané pour reprendre le train ; l'ouvrier sans travail qui demande de quoi envoyer une dépêche à sa famille, et l'officier en bourgeois — qui a besoin de cinq cents francs pour payer une dette de jeu, etc., etc.

Si nous nous laissons prendre par l'un de ces professionnels de la mendicité, ce ne sera pas une raison pour nous fermer ensuite le cœur. Soyons prudents, regardons de près ; ne croyons pas facilement le monsieur, la dame qui prétendent mourir de

faim et n'ont pas de domicile à nous indiquer, mais sont toujours porteurs de liasses de papiers jaunis pour authentiquer la vérité de leurs sollicitations. Demeurons prêts quand même à venir au secours du malheureux. C'est pour Dieu que nous agissons; c'est la charité divine que nous voulons reproduire dans nos actions. Écoutons les doléances, faisons nos enquêtes, ne laissons jamais échapper une occasion de faire du bien moralement, matériellement, à ces pauvres, en qui le Christ s'incarne pour nous dire que, les secourant, c'est lui-même que nous secourons.

A cause de cela, ces pauvres, traitons-les avec respect. N'ayons pas le dédain, la hauteur des égoïstes, la froideur des gens sans cœur. La manière de donner ajoute au bienfait. Plus d'une fois, nous pouvons réchauffer l'âme en nourrissant le corps ; ce sera double profit.

Il faut que, nous, prêtres de paroisse, nous comprenions le devoir de justice et de charité plus et mieux que les gens du monde. Nous avons toujours des pauvres à soulager. Ne nous désintéressons jamais de

leurs souffrances. Travaillons, comme le recommandait saint Paul, *ut fiat æqualitas*. Aidons à égaliser les fardeaux, assez au moins pour qu'ils ne pèsent pas jusqu'à écraser les malheureux, et pour que, par notre influence bienfaisante, nous leur donnions un peu de réconfort et de joie.

CHAPITRE V

Difficultés et Épreuves du Ministère Paroissial

I. Les difficultés.

Nos relations avec les personnes du monde. Sous ce terme générique, nous comprenons les personnes qui ne sont pas d'Eglise, et puisque nous dégageons des principes, ce « monde » sera celui que nous rencontrons soit au village, soit à la ville.

S'il s'agit du cours ordinaire de la vie, il va de soi que le prêtre de paroisse, traitant avec ses paroissiens, doit avoir la pensée de les rapprocher de lui, pour les rapprocher de Dieu. Tout ce que nous avons dit précédemment : être à son poste, se dévouer à son ministère, etc., indique les moyens à prendre, car la bonne grâce des paroles sera peu de chose, si le prêtre n'a commencé par donner estime pour son carac-

tère, et confiance dans son zèle sacerdotal.

Ajoutons tout de suite que cette estime ne sera jamais entière si, dans les questions d'argent, on le sent avare et cupide.

Nous ne pouvons empêcher la malveillance de nous attribuer ces défauts; travaillons du moins à ne pas mériter qu'on murmure, en parlant de nous: « Homme d'argent; religion d'argent. »

Pour aller au plus pratique, nous prendrons ici ces relations avec le prochain sous deux formes très différentes. mais qui, l'une et l'autre, susciteront des réflexions utiles: relations avec ceux qui nous attirent par leurs invitations dans leur maison et à leur table ; relations avec ceux que la douleur étreint et que nous avons à consoler.

Le premier groupe était appelé, par un dîneur intrépide, « sa clientèle d'agrément », et il y attachait beaucoup d'importance. Il avait sans doute la pensée de pratiquer là ce qu'un évêque nomma, dans l'oraison funèbre d'un autre évêque, « l'apostolat du canapé », apostolat de tout repos, auquel peuvent s'exercer les hommes aimables et de bon estomac: c'est en effet à ce double

signe que se reconnaît la vocation. Malheureusement — malgré l'attrait — la grâce du succès sérieux n'est pas accordée à tous.

Loin de moi la pensée de jeter quelque blâme sur ces relations d'amitié qui s'établissent entre un prêtre et des familles chrétiennes. Il y en a qui ont été bienfaisantes à ces familles et consolantes pour celui qui était, à la fois, l'apôtre et l'ami de la maison. Mais à côté de celles-là, combien en est-il qui sont pleines de péril, sinon pour la vertu, du moins pour la considération et la dignité ?

D'abord, toutes ne sont pas des relations d'amitié vraie et profonde, mais de ces relations superficielles, où nous sommes plus surveillés, plus critiqués que nous ne le croyons, et que ne le serait un homme du monde. La raison est qu'on demande simplement à ces laïques d'être naturels et agréables, tandis qu'on nous demande à nous de ne rien dire, de ne rien faire, qui contraste avec notre caractère sacré. Or, l'expérience a dû nous apprendre quelle est, en ceci, la sévérité de beaucoup de

gens, quelle différence d'appréciation peut exister parmi les membres d'une même famille, et comment ce que les uns estimeront être tout naturel de notre part sera regardé par les autres comme une liberté scandaleuse. Il faut tenir compte de cet état d'esprit : nous serions imprudents de le braver.

Ainsi, parce qu'on est reçu avec quelques démonstrations de sympathie, on sera exposé à parler librement, à s'épancher, à se plaindre, à geindre, comme on eût fait jadis en famille, sans penser que ce n'est pas la même chose du tout, et que nos hôtes, tout en ayant de l'amitié, n'ont pas pour nous cependant le sens familial.

L'un se laisse aller à une vantardise qui eût amusé ses proches, quand il avait vingt-cinq ans, mais qui là devient ridicule. C'est lui qui fait tout dans sa paroisse : il a l'œil, il a l'oreille, il a la parole, il a la confiance, que n'a-t-il pas ! Et, derrière lui, on rit de cette naïve jactance. L'autre se lancera dans les paradoxes réformateurs. Quand il n'en coûte rien et que l'on sait qu'on ne sera pas obligé de réaliser ce qu'on dit, il n'est pas

difficile de décréter toutes les réformes et tous les progrès, aussi simples que l'idée d'ensemencer les toits de Paris pour leur faire produire les légumes nécessaires à la consommation. Pourquoi pas? Entre la poire et le fromage, rien n'est impossible.

Ils ne s'aperçoivent pas que certains malins, les voyant lancés, les excitent à grimper encore, leur tendent des pièges où ils trébuchent, et finissent par leur faire dire des énormités. Tous les supérieurs, du plus grand au plus petit, sont criblés de flèches acérées, toutes les institutions sont démolies — oratoirement; trop heureux si l'intarissable bavard ne termine pas son monologue, en s'écriant: « Allez ! si j'avais quelques milliers de francs de rente, je ne resterais pas en paroisse... Oh ! non. » On m'accordera bien que l'effet d'un tel langage sera toujours déplorable, et que ce parleur, au verbe sonore et à l'estomac solide, se fera sûrement appliquer cet aimable vers :

Il mangeait en glouton et pensait sobrement.

On acquerra peut-être, auprès des gens indulgents, la réputation d'un « bon en-

fant », d'un « brave homme », d'un « joyeux convive qui n'engendre pas la mélancolie ». Est-ce une réputation désirable? Sans doute, une gaieté de bon aloi n'est jamais déplacée, mais demande-t-on à un magistrat, à un professeur, à un médecin, le rire inextinguible du « farceur » ? A plus forte raison, s'étonnera-t-on de le trouver en nous, et, avant de glisser sur la pente, dans un tournant dangereux, avant de caresser des illusions qui nous plaisent, nous ferons bien de méditer ce mot de sagesse : *Aut forma gregis aut fabula.* Si nous ne voulons pas être des modèles pour nos hôtes, prenons garde de devenir leur risée.

Du défaut de trop parler, de mal parler, dans « la chaleur communicative » d'un dîner, nous passons à l'autre extrême, qui serait de ne pas assez parler, pour consoler ceux que le malheur afflige. C'est l'un des bienfaits de notre ministère que de pouvoir donner, avec autorité, des consolations à ceux qui souffrent. Nous sommes, en effet, les représentants de Celui qui a les paroles de la vie éternelle, par conséquent nous

trouvons en Lui, pour les donner, les consolations d'En-Haut.

Il ne s'ensuit pas que ce soit facile : « Il est des choses qu'on ne voit comme il faut qu'avec des yeux qui ont pleuré. » Puis, lors même que nous sentons dans notre cœur toute l'étendue d'une douleur causée par un deuil cruel, par une catastrophe soudaine, comme il est difficile de verser sur ces plaies d'efficaces consolations !

La parole biblique reste toujours juste : *Noluit consolari quia non sunt.* De fait, dans le premier assaut de la douleur, quand le corps et l'âme sont broyés par ce deuil qui atteint les fibres les plus sensibles du cœur, que faire entendre à des âmes endolories, si ce n'est le *fiat* d'une résignation, consciente de l'écrasement et l'acceptant sans murmurer ?

Les anciens qui n'avaient pas, comme nous, la pensée du Christ et le bois divin de la croix à baiser, se trouvaient désarmés en face de la douleur du cœur. Les uns polissaient des phrases pour endormir dans les périodes de leur rhétorique banale le pauvre patient ; les autres niaient la dou-

leur et devenaient ces *onerosi consolatores* du livre de Job, qui ne comprennent ni ne sentent, et irritent davantage la souffrance humaine. Ils sont de tous les temps, ces fâcheux de la consolation inepte. Sénèque disait que c'était une partie notable de nos souffrances que d'écouter les consolations; et lui-même, embarrassé, attendit trois ans pour faire entendre à une mère désolée les premières paroles consolatrices.

Ceux qui souffrent portent leur douleur, chacun à sa manière. Douleur muette chez les uns, qui ne veut rien entendre, rien comprendre : c'est l'idée fixe, le regard arrêté sur la pierre tombale, sur la dernière vision d'un visage aimé. Chez d'autres, c'est l'agitation, le besoin de mouvement, l'impossibilité de rester en face de soi-même. Pauvres âmes, les unes et les autres sont bien à plaindre !

Ce qui complique le problème c'est le peu de profondeur de l'esprit chrétien, on rencontre tout de suite le roc impénétrable sur lequel rien ne prend. Ce sont les éternelles accusations contre la Providence : « Pourquoi moi ? » A quoi l'on pourrait

répondre : « Pourquoi serait-ce votre voisin, et non pas vous ? » Mais ce n'est pas le moment de raisonner. Que dire aussi à ceux qui pleurent un mort aimé, quand ils répondent, alors qu'on leur montre le ciel : « Non, il ne peut pas être heureux au ciel, dès lors que je n'y suis pas » ? Tout cela indique un sens surnaturel affaibli, et une conception étroite et mesquine des choses de l'au-delà.

Pourtant, ne nous lassons pas, en pensant que consoler c'est élever, et que nous avons, dans ces heures de tristesse et de deuil, une occasion propice de tourner vers le ciel des cœurs désanchantés de la terre. Il est bien vrai que, pour un chrétien, se résigner, c'est mettre Dieu entre la douleur et soi : faisons donc appel à la grande idée de Dieu, du Dieu juste et du Dieu bon, montrons la croix rédemptrice. Dans cette fragilité des joies terrestres rendue plus facile encore par la mort, faisons luire la douce vision de l'avenir éternel. *Spes est vigilia quædam solemnitatis æternæ.* Oui, c'est la grande consolation, que de vivre, l'espérance au cœur, en se disant

qu'on traverse la vigile des solennités éternelles, et que, si longue d'ailleurs que soit la vie, ce n'est que la veille, rapidement passée, d'une fête qui ne finira pas.

Donnons ces consolations, tout en traitant avec délicatesse la plaie qui saigne ; ayons confiance qu'elles sont sérieuses, qu'elles ont grâce pour apaiser, et que nous ne saurions trouver mieux pour raffermir ceux qui souffrent et verser sur leurs blessures une goutte de baume.

A côté de ces consolations supérieures, que rend si pénétrantes la douce image du Christ consolateur, que sont les consolations humaines ? La terre ne nous apporte rien, si ce n'est des banalités : « Le temps vous consolera, distrayez-vous ; vous ne souffrez pas plus que d'autres », etc., paroles vides qui endolorissent au lieu de calmer, tandis que rien ne vaut ce clair rayon du ciel, qui descend sur une âme affligée, pour lui donner la consolante vision de Dieu et de l'éternité. Pendant qu'il brille, prions et faisons prier. La prière sera le salut, le soutien puissant de ces âmes qui sombrent dans leur douleur.

Si nous obtenons la prière ardente, confiante, résignée, d'une âme que nous cherchons à consoler, soyons assurés que nous lui aurons procuré le bien le plus précieux, dans ce contact intime avec le cœur de Dieu.

Nos relations avec nos confrères. — Ce serait déjà les bien comprendre que d'avoir ce qu'on appelle « l'esprit de corps. » Ne l'entendons pas dans sa forme rapetissée, comme un esprit de coterie. L'esprit de corps, c'est l'esprit familial, c'est le sens de la famille sacerdotale. C'est la sympathie innée, spontanée, pour tous ceux qui, comme nous, exercent l'apostolat paroissial, de telle sorte que, à quelque degré qu'ils soient, nous leur donnions la bienveillance de la parole et du cœur. N'est-ce pas l'exercice même de la charité envers le prochain ? N'est-ce pas la réalisation du *Sint unum sicut et nos*, qui s'adresse plus encore à nous qu'aux autres chrétiens ?

La première application de ces principes se doit faire à ceux qui nous sont plus

proches, avec qui nous travaillons chaque jour. Ayons la volonté bien arrêtée de faire, dans toute la mesure du possible, l'unité entre eux et nous.

Il y a sans doute des divergences qui nuisent à cette unité, divergences de tempérament, de sentiments, divergences de vues. Mais l'appel du Maître doit nous être présent pour nous ramener à ce point central, où nous voudrons faire l'unité pour poursuivre le but commun.

Ce ne sera peut-être pas sans quelques sacrifices. L'un est vif, l'autre est lent, celui-ci a de l'enthousiasme, celui-là est plutôt terre à terre. Du moment que le bien est voulu par chacun et que le but est poursuivi avec une égale sincérité, on peut toujours s'entendre et les sacrifices à faire se simplifient par le fait qu'il y a une volonté commune : faire le bien.

Parfois, l'obstacle vient de ce que certains d'entre nous attachent trop d'importance à leurs pensées, et ainsi ne trouvent bien que ce qu'ils font. Peu importe l'action des autres ; ils ne se préoccupent que d'eux et ne se soucient aucunement de cette adap-

tation nécessaire qui, dans une paroisse, dans un catéchisme, est indispensable pour arriver au but. Ils agissent comme ferait un lieutenant ou un sergent qui ne se préoccuperaient pas de l'ensemble militaire dont ils font partie, et commanderaient comme s'ils étaient seuls sur le terrain.

Il y a là une erreur évidente; si l'on en cherchait bien le fond, on s'apercevrait qu'elle tient à un développement excessif et naïf de notre personnalité, tant il est vrai que nous sommes capables, même en prêchant les autres, de nous faire de grosses illusions. Tel ce vieux théologien à qui l'on demandait quel était le meilleur manuel de théologie, et qui répondit sans hésiter : « Monsieur, c'est le mien... » Il ajoutait, en voyant son interlocuteur étonné : « Mais je n'aurais pas composé cet ouvrage, si je n'avais cru faire mieux que les autres. » Voilà la candeur unie au plus naïf sentiment de sa personnalité. On corrigera cet excès, par un peu d'humilité, un peu de défiance de soi-même, avec la pensée que l'on peut arriver au but par deux che-

mins différents, et que si une voie est tracée, dans une paroisse, par la coutume ou par l'autorité, il est plus juste de la suivre.

Ce serait couper court à bien des difficultés que d'être modeste et de se mettre dans cette disposition par une opération intellectuelle qui, toute de bon sens, nous ferait voir les choses avec justesse et largeur d'esprit.

Cela ne suffit pas cependant à écarter tous les nuages : il faut compter encore avec les caractères. On doit remercier Dieu, quand ils ont une bonne moyenne de sociabilité qui rend la vie facile. La vertu aidera à réaliser cet idéal. Mais, d'autres fois, ce sont de multiples épines semées sur la route par ces caractères anguleux ou malheureux avec lesquels il y a toujours quelque affaire.

L'un est sans cesse sur la défensive ; il craint qu'on n'abuse de son zèle, de sa bonne volonté ; il veut bien faire son devoir, dit-il, mais il ne veut pas faire plus que les autres. Sur ce, il grogne et l'on dirait que cet exercice est prévu par son

règlement particulier, car il est de tous les jours.

Cela rappelle ces enfants qui, à table, regardent avec de grands yeux si leur petit frère n'a pas une part plus grosse de gâteau et se fâchent, dès qu'ils se croient lésés. A leur exemple, le front de nos grognons se plisse, le visage devient renfrogné, les paroles amères s'échappent, indiquant la mauvaise disposition de l'esprit. « Ce qui rend l'esprit aigre, c'est qu'on répand sur les autres le venin et l'amertume qu'on a en soi-même », disait Bossuet. Eux, ils appellent cela de la *franchise*, par un heureux euphémisme que Bossuet n'a pas su trouver.

Ces « anguleux » tombent, par suite d'habitudes vite établies, dans le caractère malheureux, qui voit de mauvais procédés ou des persécutions partout. Ils se figurent que tout le monde leur fait la guerre — une guerre invisible, sourde, mais une guerre acharnée. Ils attribuent les plus noirs desseins à des gens qui ne se sont jamais souciés d'eux ; sans le vouloir, ils ressemblent à Stendhal qui se croyait pour-

suivi, traqué, par la police, alors que, vraiment, sa chétive personne ne provoquait pas tant d'émoi.

Dès qu'on se croit persécuté, on arrive à prendre tout en mal ; un regard qu'on vous jette devient un acte de malveillance ; si l'on ne nous regarde pas, ce sera une marque de mépris. La politesse sera de la froideur voulue ; la bonne grâce deviendra une méprisante familiarité. C'est à ne savoir par quel bout les prendre. Pour peu que l'éducation laisse à désirer, ce sont conflits perpétuels qui peuvent tourner à la vivacité et même à la violence.

Ces anguleux, ces renfrognés, ces persécutés par auto-suggestion, sont souvent des confrères fort estimables ; tâchons de les supporter, de les apprivoiser, de les lénifier. Parfois, un bon procédé les déride, il est vrai que leur sourire ne dure pas très longtemps. Quoi qu'il en soit, c'est le cas de se rappeler le mot de l'abbé Perreyve : « Je tâcherai de m'entendre toujours avec un bon prêtre. » Oui, il faut prendre tous les moyens d'arriver à cette entente.

L'une des causes de désunion, c'est la

jalousie, odieuse tendance, qui fait tant de victimes. Elle abaisse les âmes qui la nourrissent et elle fait souffrir les autres. On est jaloux de tout, des hommes, des choses, et de là découle tout un flot impur de sentiments mauvais : méchanceté, diffamations, désir du mal, calomnies, et le reste. On est étonné parfois des excès de paroles et des méchants procédés auxquels la jalousie peut conduire. Par elle, on sème la division, on détruit des amitiés, on perd des réputations bien établies, on marche, on frappe, sans s'arrêter, sans réfléchir.

Que ne se replie-t-on un instant sur soi-même pour se dire : « Mais ce que je fais là est abominable ! Ce sont les plus vils sentiments qui me conduisent, et ils me conduisent à faire les plus laides actions. — Si je ne vais pas plus loin, en somme, c'est que je n'ose pas !... » Cette réflexion ferait mesurer la profondeur de l'abîme et le danger. Avec elle, on s'arrêterait à temps pour se reprendre aux pieds du divin Maître et comprendre son devoir.

L'esprit de quelques-uns les tourne à la moquerie ; ils accablent de sarcasmes le

prochain absent, et parfois le prochain présent. Il en est dont on dit qu'ils sacrifieraient leur meilleur ami à un bon mot. Cela indique que leur cœur n'est pas très vivant ni très chaud. Du reste, quand la moquerie est de nature à faire de la peine, elle suffit à montrer que le cœur a bien peu de valeur.

Ou encore ce sera cette facilité de médire, de raconter, de « potiner », d'exagérer, d'envenimer, qui cause tant de mal, en troublant la paix. A ceux-là on devrait imposer la fréquentation de Nicole dans son traité sur « le moyen de conserver la paix avec les hommes », ce serait une utile lecture et rien que le titre leur fournirait une précieuse pensée : se préoccuper de conserver la paix — surtout avec nos frères dans le sacerdoce, et dans le désir de faire honneur aux souhaits de Notre-Seigneur : *Pax vobis ; pacem meam do vobis.*

Comment d'ailleurs pourrions-nous la répandre, en faire bénéficier nos fidèles, si nous ne travaillons à l'acquérir, à le faire régner autour de nous? Le poète disait à Dieu :

Versez en moi la paix pour que je la répande !

Formons souvent cette prière ; nous ne donnerons que ce que nous possédons, ou du moins ce que nous voulons posséder et à quoi nous attachons du prix.

De tout cet ensemble de difficultés, d'obstacles, de tentations, tirons cette conclusion qu'il faut dominer, par notre charité toujours en éveil, ces barrières que la nature humaine dresse sans cesse entre le prochain et nous.

Ce prochain, ce sont des âmes ; comme nous, consacrées à Dieu ; comme nous, marchant à la suite du Maître dans la voie de l'apostolat. S'il faut les supporter, supportons-les ; si nous pouvons leur faire du bien, cherchons à leur en faire le plus possible. Disons-nous que, dans ces confrères à qui nous unissent tant de liens, il faut voir le divin Maître nous demandant de l'aimer en eux. Ne les prenons pas à rebours, ne les traitons pas à la légère, ayons le respect intime du caractère sacré qu'ils possèdent, puis cherchons dans l'homme les qualités qui peuvent nous attirer, pour joindre aussi la sympathie à la charité.

II. Les épreuves du ministère paroissial

Le découragement. — Le découragement, cette « mort de la virilité », comme l'appelait le Père Lacordaire, s'abat bien vite sur certaines âmes pour les réduire à l'impuissance. Pourtant, nul ne se décourage qui ne le veuille, et la fermeté d'un « je veux » suffirait à écarter le mal.

D'où vient le découragement ? Il découle trop souvent de nos déceptions et se mesure à leur étendue. On escomptait le succès et on a eu l'insuccès ; on avait des ambitions qui ne se sont pas réalisées, on souhaitait tel poste qu'on n'a pas obtenu. Après tous ces rêves évanouis, le découragement est venu : on tombe à plat. Mais aussi pourquoi tous ces rêves ? Pourquoi ce besoin de briller, cette soif du succès ? N'y a-t-il pas beaucoup de vanité dans tout cela ? On se décourage, parce qu'on n'a pas produit assez d'effet, parce qu'on n'a pas eu assez de louanges. Il en est qui ont besoin de cette fumée capiteuse des éloges ; ils les

quêtent et naturellement on les leur donne, quitte à sourire quand ils ne sont plus là, interrogateurs et quémandeurs. Pour peu que l'enthousiasme paraisse baisser, chez eux le découragement monte. Quel enfantillage! Pouvons-nous croire qu'on s'intéresse avec tant d'admiration à tout ce que nous faisons?

Ce besoin de sympathie n'est-il pas une des formes les plus mesquines du besoin que nous avons qu'on s'occupe de nous?

Ignorons-nous qu'il ne provoque trop souvent chez les autres que ce qu'on a si bien appelé « l'aumône d'un mensonge? » En observant un peu mieux, nous nous ferions bien vite une philosophie des choses et des gens qui nous mettrait à l'abri de ces recherches vaines de louanges et de sympathies flasques, et nous serions, par voie de conséquence, préservés d'un découragement qui n'aurait pas raison d'être. N'ayant pas d'illusions, nous n'aurions pas de déceptions; et nous demeurerions dans une force d'âme que rien n'ébranle, parce qu'elle s'appuie sur Dieu.

Le découragement peut avoir une source

plus noble. Ce n'est peut-être pas le succès personnel qu'on cherchait, mais le succès de l'apostolat. Or, l'apostolat dans la paroisse, ou dans telle œuvre de la paroisse, n'a rapporté que misères et désillusions, avec des défections lamentables et des ingratitudes innombrables. Oui, sans doute, il y a là de quoi blesser un cœur sacerdotal, mais n'y a-t-il pas tout de même un peu « d'hommerie », comme disait Montaigne, dans ce découragement? Il y a un mélange de sentiments : des petits, des grands, tout cela n'est pas très net. D'autre part, a-t-on fait tout ce qu'il fallait pour arriver au but? Mettons qu'on a rien négligé; nous serons peinés, il n'y a pas à nous décourager. Nous serons peinés de voir la charrue se briser, sans que nous ayons pu creuser notre sillon tout entier, mais Dieu saura bien achever cette œuvre qui est la sienne. Il ne nous demande pas la victoire, il nous demande le combat : *Labora sicut bonus miles Christi Jesu.*

Nous avons toujours tort d'espérer tant de la vie; nous y voyons les plus belles causes essuyer de terribles défaites ; com-

ment nous étonner qu'il en soit ainsi, pour nous, dans notre modeste sphère d'action? Hommes d'Église, prêtres de paroisse, nous savons comment l'Église est l' « éternelle recommenceuse » ; avec elle, nous recommencerons sans découragement. Nous recommencerons, nous disant que nous ne verrons pas la réalisation de nos efforts, que d'autres feront la moisson, l'important est qu'elle se fasse. Nous travaillons pour l'éternité.

Il ne s'agit pas comme dans les entreprises humaines, d'aboutir et de triompher; il s'agit d'apporter notre pierre à cette grande église des âmes qui se bâtit de siècle en siècle, pour n'être achevée qu'avec la fin des temps. Pensons donc à saint Paul écrivant aux Corinthiens : « Voici la troisième fois que je m'apprête à venir chez vous... Pour moi, je sacrifierais tout et je me sacrifierais moi-même de grand cœur pour vos âmes, *licet plus vos diligens, minus diligar* » (II Cor., XII, 14-15). Ce ne sont pas des propos de découragé : il ne se rebute pas, il recommence et le dernier trait nous montre assez

que l'ingratitude envers les apôtres fut de tous les temps : « Je recommence, bien que, plus je vous aime, moins vous m'aimiez. » Ne nous décourageons pas d'être traités, comme l'admirable Apôtre.

La tristesse : autre épreuve. Toute tristesse n'est pas reprochable. Il y a une tristesse qui est selon Dieu et une tristesse qui est selon le monde, cette dernière résultant d'appétits inassouvis (II Cor., VII, 10), et, tout au long des saintes Ecritures, nous la voyons affaiblissant et stérilisant l'effort, tandis que la première se peut concilier avec la vaillance de l'âme.

Elle vient de ce que la vie n'est pas uniquement tissée de joies : tristesse de ces deuils, dont la blessure ne se ferme jamais, qu'on porte à travers la vie, souffrant en silence, mais endolori toujours ; tristesse des difficultés, des entraves, des peines de chaque jour. Le divin Maître l'a annoncée cette tristesse qui fera contraste avec la gaieté bruyante du monde : *mundus autem gaudebit ; vos autem contristabimini* (Joan., XVI, 20). Comment n'existerait-elle pas, cette tristesse sacrée, dans un cœur d'apô-

tre, quand il voit les ruines s'accumuler, les âmes sombrer, l'avenir menaçant pour la cause de Dieu? Il y a là de quoi entretenir cette *continuus dolor cordi meo*, dont saint Paul parlait (Rom., XI, 22). D'où qu'elle vienne, cette tristesse, dès lors que la source en est pure, acceptons-la, supportons-la : c'est une épreuve inhérente à notre condition terrestre, mais restons debout, sans nous décourager. Au contraire, puisqu'il est vrai que tout ce qui gêne l'homme le fortifie, utilisons cette gêne, cette oppression, pour nous détacher des choses terrestres, pour nous fortifier dans l'amour de Dieu et dans l'ardeur de notre apostolat.

Cette tristesse virilement portée nous fera mieux comprendre le *cupio dissolvi et esse cum Christo*. Nous ne risquerons plus d'étonner, nous qui prêchons les réalités éternelles, en montrant un attachement excessif à cette terre, en répétant, quand on nous parle du ciel et de l'éternité : « Le plus tard possible ! » Parole étrange, que la crainte des jugements de Dieu pourrait excuser, mais qui, dite d'une façon déga-

gée, donne à douter d'une foi qui a si peu le désir de se transformer en possession définitive.

Tristesse bénie des hommes de Dieu, puisse-t-elle nous aider à dominer les choses terrestres pour vivre, le cœur et l'esprit en haut, nous disant chaque jour : *Non est longum quod aliquando finitur!* Souffrances, déboires, épreuves, tout cela finira et cette fin sera un commencement qui, lui, se poursuivra jusqu'à la plénitude du bonheur et de la vie.

Les souffrances physiques. — La croix sous toutes ses formes est toujours douloureuse ; la croix de la souffrance physique a un poids particulier. Il ne s'agit pas ici des grandes maladies qu'il faut bien sanctifier, en chrétien et en prêtre ; mais nous pensons à ces souffrances de tous les jours avec lesquelles il faut cheminer, ici-bas, faisant notre devoir quand même et parfois nous traînant péniblement, dans un organisme qui est un obstacle, et non plus le soutien de nos efforts. « La croix n'est jamais sans Jésus, disait une sainte âme, ni Jésus sans la croix. » Réfléchissons à

cela pour voir le Maître auprès de nous, nous demandant de l'aider à porter sa croix, en l'appuyant sur nos épaules. Et cette croix, portons-la fermement, portons-la silencieusement. La souffrance silencieuse est le don que nous faisons à Dieu de notre résignation, de notre mortification. Elle est, pour lui seul, acceptée, offerte, voulue. Déflorer ce don sacré par des plaintes inutiles, c'est retirer quelque chose de notre offrande.

Pourquoi du reste faire porter aux autres notre fardeau? Pourquoi les encombrer de nos gémissements? Sainte Thérèse, qui fut un des plus admirables modèles de la souffrance continue, unie à la vaillance et à l'égalité de l'humeur, sainte Thérèse plaisantait ces religieuses qui ont toujours aux lèvres une plainte sur leur santé; saint Charles Borromée disait qu'un confesseur ne doit abandonner son ministère qu'au troisième accès de fièvre. Les uns et les autres, parmi les saints, nous redisent, dans leurs exemples : *Sustine*, et que ce support ferme et silencieux ressemble à celui du divin Maître : résignation et si-

lence. A propos d'une de ces misères de chaque jour que nous connaissons tous, saint François de Sales disait à quelqu'un : « La prière que vous faites pour le mal de tête n'est pas défendue ; mais, mon Dieu, non, je n'aurais pas le courage de prier Notre-Seigneur pour cela. »

Sans doute, il n'y a pas à tomber dans l'excès des imprudents. Prendre des précautions, des soins, est un devoir. Dès lors que nous avons consacré à Dieu toute notre personne, nous devons faire en sorte qu'elle lui soit un instrument utile. Mais, cette prudence étant admise, soyons vaillants.

Voyons donc autour de nous combien d'hommes vont au travail, malgré la fatigue et la souffrance, combien de pères de famille dominent la maladie pour gagner le pain de leurs enfants. Ne soyons pas plus délicats envers nous-mêmes qu'ils ne le sont, et l'énergie qu'ils montrent à sauvegarder des intérêts humains, montrons-la pour sauvegarder les intérêts de Dieu.

Les souffrances morales. — Les souffrances physiques ne sont pas les seules ;

il y a, pour nous éprouver, les souffrances morales. Elles sont multiformes : il semblerait que, dans certaines vies, ce fût comme un concert de ces souffrances pour déchirer jusqu'au vif celui qu'elles atteignent. On sera en butte à l'antipathie, à la haine même de certaines personnes, et elles manifesteront leurs sentiments en toute occasion, cherchant à faire du mal, à en dire, à abaisser, à diminuer, et trop souvent ce sera sans raison. Pourquoi cette antipathie ? Pour des motifs tout extérieurs, des riens, dont nous ne sommes pas responsables. Pourquoi cette haine ? Pour des faits où nous avons été fidèles au devoir; alors nous avons contrarié, blessé, et l'on ne nous pardonne pas de n'avoir pas cédé à la volonté égoïste qui voulait s'imposer à nous.

Le disciple n'est pas plus grand que le Maître. Ce sont des épreuves que Notre-Seigneur a connues. A son exemple, supportons-les. Elles mêlent l'amertume à toute notre vie, cette vie n'en sera que plus sanctifiée, si nous acceptons ces antipathies, ces peines, ces injustices, pour Dieu.

Puis, de la part de nos frères dans le sacerdoce parfois, de la part des gens du monde plus souvent, ce sera une malveillance aggravée dans ses manifestations par la tournure vile de certaines âmes. Nous reconnaîtrons, trop bien dépeint dans ces paroles d'un moraliste ce que nous avons vu souvent : « On prend pour un travers d'esprit, ce qui n'est qu'un travers d'opinion — pour un défaut de caractère ce qui n'est qu'un défaut d'humeur — on juge un homme d'après un propos, une vie d'après un fait, une âme d'après un mouvement. » Que de mal on commet! Que d'injustices, par ces procédés usuels de la malignité ou de la haine! Epreuve pénible qui fut de tous les temps, à laquelle il est difficile d'échapper. C'est le cas de nous redire : *Vince in bono malum*. A force de faire bien, je neutraliserai le mal, j'assainirai ce ruisseau bourbeux.

Mais il y a pire encore, et dans quelle vie d'homme public, de prêtre de paroisse, peut-on espérer de se mettre à l'abri de certaines délations, de certaines calomnies, d'infamies inventées, colportées complai-

samment par des lèvres en qui nous devrons avoir pleine confiance? Ce seront plus d'une fois des récits invraisemblables, qui trouvent créance dans les milieux dévots, malgré leur absurdité, des inductions malhonnêtes, des rapprochements perfides, à propos de certains actes innocents ou tout au plus maladroits. La calomnie fait son chemin.

Ecoutez cette description. Voyez comme elle représente bien ce que nous avons vu, ce dont nous avons souffert peut-être ; qui sait s'il n'y a pas là tout un processus auquel nous avons parfois participé contre d'autres! « La calomnie! J'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés : croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreur, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter... D'abord, un bruit léger, rasant le sol, comme une hirondelle avant l'orage... telle bouche le recueille, et *piano*, *piano*, vous le glisse à l'oreille adroitement; le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche, il va le diable; puis tout à coup, je ne sais comment, vous voyez la calomnie se dres-

ser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil, elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient un cri général, un *crescendo* public. »

Parmi les épreuves, celle-là qui atteint l'honneur est des plus déchirantes. Qui ne dirait avec le divin Maître : « Que ce calice s'éloigne de moi » ! Du moins soyons forts pour faire tête à l'orage, en comptant sur Dieu et sur notre innocence, sur ce Jésus calomnié qu'on représentait comme un « buveur de vin, un homme qui a des fréquentations mauvaises. » Demandons-lui d'aider à arracher le voile qui cache la vérité. Atteint par une calomnie grave, qui alla jusqu'aux tribunaux, saint François de Sales se contenta de dire : « Sur tout cela, la Providence sait la mesure de réputation qui m'est nécessaire pour bien faire le service auquel elle veut m'employer, et je n'en veux ni plus ni moins. »

Si nous voulons diminuer ces épreuves déjà assez cuisantes, ne cherchons pas curieusement à savoir ce qu'on dit de nous, dans les conversations ; rappelons-nous en

effet qu'on dit là souvent du mal, et beaucoup plus qu'on n'en croit; combien de domestiques ont accoutumé de dire sur leurs maîtres, sur leurs maîtresses des énormités dont ils ne croiront plus un mot, quand ils réfléchiront !

D'autres, et dans tous les milieux, feront la caricature de ce que nous sommes et se figureront peu à peu qu'ils ont trouvé le vrai document sur nous. C'est ainsi partout, c'est ainsi toujours, n'allons pas nous donner d'inutiles souffrances dans des recherches ou dans des rapports superflus, contentons-nous de « faire bien et laisser dire » : c'est un adage de sagesse, en même temps qu'une maxime chrétienne, car elle nous rappelle que le vrai Juge c'est Dieu, et que, en agissant bien sous son regard, nous pouvons mépriser les méchancetés humaines. Mais aussi que ce nous soit une leçon de prudence pour ne pas faire aux autres, dans l'entraînement d'une conversation, ce que nous trouvons douloureux qu'on fasse contre nous.

La grande consolation de ces diverses épreuves se trouve dans la pensée du Christ

rédempteur « qui a souffert pour entrer dans la gloire » et qui nous appelle à le suivre, par la même voie, pour entrer dans la même gloire.

Que conclure de toutes ces considérations? La conclusion pratique à tirer pour le prêtre, dans son ministère paroissial, c'est de s'efforcer de faire bien ce qu'il fait, à l'exemple de Notre-Seigneur : *Bene omnia fecit.*

Laissons les plans merveilleux qui vont tout rénover : faisons bien ce que nous avons à faire.

Ne distinguons pas : faisons bien *tout* ce que nous avons à faire.

Voilà qui paraît simple et presque trop petit. Non, ce n'est pas si simple — puisque nous n'y arrivons pas. Ce n'est pas si petit, car tous ces devoirs remplis en perfection formeraient un ensemble admirable, et auraient une puissance de pénétration considérable.

Pensons-y donc : si partout, dans toutes les paroisses, chacun s'efforçait de faire

bien chacun des actes de son apostolat paroissial, il y aurait de quoi renouveler le monde et sûrement nous obtiendrions des succès que nous souhaitons en vain.

Saint Grégoire le Grand termine son *De cura pastorali*, par ces humbles et touchantes paroles : *Ecce, bone vir, dum monstrare qualis esse debeat pastor invigilo, pulchrum depinxi hominem, pictor fœdus, aliosque ad perfectionis litus dirigo, qui adhuc in delictorum fluctibus versor.*

Ce qui était humilité pour ce grand saint n'est pour moi que vérité ; et, plus que lui, je dois m'excuser. Mais, avec lui, j'ajoute : *In hujus, quœso, vitæ naufragio, orationis tuæ me tabula sustine, ut quia pondus proprium deprimit, tui meriti manus me levet.* Qu'ils fassent pour moi, qui en ai besoin, mes frères du ministère paroissial, ce que réclamait le grand saint qui, lui, n'en a plus besoin.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES EN PRÉPARATION :

Tu es Sacerdos. — SA GRANDEUR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'AUCH.

Le Prêtre éducateur. — M. l'ABBÉ GUIBERT, Supérieur du Séminaire de l'Institut Catholique de Paris.

Le Prêtre et les Vocations. — M. R. DE LA PORTE, Supérieur du Séminaire de Versailles, Président de l'Alliance des Séminaires

Le Prêtre et le Catéchisme. — M. L'ABBÉ DION, Professeur au Grand Séminaire de Verdun.

Le Prêtre et la Musique sacrée. — M. L'ABBÉ BESSE, Diocèse de Versailles.

Le Prêtre et la Pureté. — M. L'ABBÉ GONDAL, Vicaire Général, Supérieur du Grand Séminaire de Toulouse.

Le Prêtre en retraite. — M. L'ABBÉ GONDAL, Vicaire Général, Supérieur du Grand Séminaire de Toulouse.

Le Prêtre et la Direction des Ames. — R. P. LAMBERT, Directeur de la Revue *Prêtre Educateur.*

Le Prêtre et la Vie intérieure. — R. P. LAMBERT, Directeur de la Revue *Prêtre Educateur.*

Le Prêtre et le Recrutement sacerdotal. — R. P. DELBREL.

PROGRAMME

Le Prêtre dans la nouvelle Loi.
Le Prêtre à travers l'Histoire.
Le Prêtre pendant la Révolution.
Le Prêtre Concordataire.
Le Prêtre après la Séparation.
Le Prêtre et l'Autel.
Le Prêtre et l'Esprit de sacrifice.
Le Prêtre et le Bréviaire.
Le Prêtre Prédicateur.
Le Prêtre et la Hiérarchie.
Le Prêtre dans les Œuvres.
Le Prêtre dans le Monde.
Le Prêtre dans les familles.
Le Prêtre et les Enfants
Le Prêtre et les Œuvres de Patronage.
Le Prêtre et le Confessionnal.
Le Prêtre et la Communion fréquente.
Le Prêtre et la Liturgie.
Le Prêtre et les Autorités civiles.
Le Prêtre et les Retraites.
Le Prêtre Orateur.
Le Prêtre et la Politique.
Le Prêtre et les Humbles.
Le Prêtre et la Jeunesse.
Le Prêtre et les Etudes.
Le Prêtre et la Sainteté.
Monographie de Prêtres.
Monographie d'Œuvres.
Le Prêtre et la Démocratie.
Le Prêtre et les Questions sociales.
Le Prêtre et les Malades.
Le Prêtre et les Pauvres.
Le Prêtre et l'Obéissance.
Le Prêtre Missionnaire.
Le Prêtre et la Pauvreté.
Le Prêtre et l'Humilité.
Le Prêtre et ses Occupations manuelles.
Le Prêtre Ecrivain.
Le Prêtre Religieux.
Le Prêtre et les Œuvres paroissiales.
Le Prêtre et les Enfants orphelins et abandonnés.
Le Prêtre et les Arts.
Le Prêtre et la Science sacrée, etc.

